MATÉRIAUX

Jr. 1499.

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

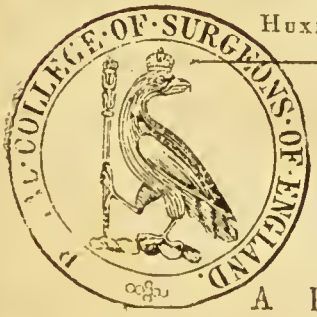
DE LA MÉDECINE

MILITAIRE EN FRANCE.

PAR G.-G. LAFONT-GOUZI, Médecin à l'Hôpital militaire de Toulouse ; Professeur-Adjoint à l'École de médecine de la même ville ; Membre de la Société médicale d'émulation de Paris ; des Sociétés de médecine de Montpellier, Bruxelles, Parme, Bordeaux et Marseille ; de l'Académie impériale des sciences, littérature et beaux arts de Turin, et de celle de Dijon.

Hunc ergo obolum in ærarium publicum conjicio ; in quo quidem exarando multum diligentiæ insumpsi, licet elegantiæ parum.

HUXHAM, *de aere et morbis epid. proleg.*



A PARIS,

Chez GABON, Libraire, place de l'École de Médecine.

1809.

Deux exemplaires de cet Ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque Impériale.

A son Excellence le Comte Dejean, Ministre-Directeur de l'Administration de la Guerre.

Monseigneur,

Lorsque le Héros qui règne sur la France confia à votre génie et à votre sagesse l'administration de la guerre, les Hôpitaux militaires étaient en proie à des désordres aussi ruineux à l'Etat que funestes à l'humanité. L'entrée de votre Excellence dans le Ministère fut signalée par des règlemens et des mesures dont les plus heureuses réformes furent bientôt le fruit. Une si grande plaie demandait

un tel appareil. Qu'il me serait doux et glorieux, Monseigneur, si l'Essai dont j'ai l'honneur de vous présenter l'hommage pouvait contribuer au succès des grandes et solides vues qui caractérisent votre administration! Puisse-je du moins espérer que votre Excellence voudra bien agréer ce tribut de mes efforts, comme une faible marque de ce que m'inspire la bienveillance dont elle daigne m'honorer.

Je suis avec les sentimens
du plus profond respect,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble et très-
obéissant serviteur,

G.-G. Lafont-Gouzi.

AVANT-PROPOS.

Persuadé que les observations que j'ai faites à l'hôpital militaire de Toulouse, depuis le mois de septembre 1808 *jusqu'à celui d'avril* 1809, *peuvent tourner à l'avantage de l'humanité, et que plusieurs même sont du plus grand intérêt, je m'empresse de les mettre au jour.*

Je me suis constamment appliqué à rapporter fidèlement ce que j'ai observé. Mais comme le zèle, l'activité, l'amour de la vérité, ne suffisent pas à mon entreprise; et que, pour la bien exécuter, il faut non-seulement de grandes lumières, mais encore le concours de personnes de l'art, capables d'observer, mon ouvrage a dû nécessairement être incomplet, et laisser beaucoup à désirer. Je n'ai pu faire mieux.

D'un autre côté, mes occupations multipliées ne m'ont point permis d'en soigner le style comme je l'aurais désiré, ni d'y jeter bien des traits d'érudition analogues au sujet, qui en auraient rendu la lecture plus attachante et plus instructive.

Le médecin doit toujours chercher à traiter ses malades par les remèdes les moins dégoûtans, afin de ne pas ajouter inutilement à l'amertume de leur situation. Mais ce motif n'est jamais plus pressant que dans un hôpital militaire. Un malade, environné de sa famille, de ses parens, de ses amis, et soigné par une garde, prendra, de son propre mouvement, ou à la sollicitation de ses entours, des remèdes désagréables. Mais les militaires, isolés en quelque sorte dans un hospice, ne sont pas communément dans cette heureuse disposition, et l'amitié ne vient pas leur offrir les breuvages rebutans qu'on peut leur ordonner. Le défaut d'instruction, joint à la fougue de l'âge, rend le soldat imprudent lorsqu'il se porte bien. Malade, il n'est guère moins déraisonnable. Les sensations sont la seule règle qui le guide, comme on le remarque en général chez les gens du peuple. La vie militaire ne peut que donner des forces à cet instinct.

D'ailleurs, les soldats attaqués de graves maladies, qui les rendent indolens et apathiques, et qui affaiblissent leurs facultés intellectuelles, ne songent guère à prendre les remèdes qui leur sont prescrits, excepté les boissons; car la soif les conduit même

à outre-passer les ordres du médecin. Mais souvent ils n'en font point usage lorsqu'elles sont dégoûtantes; et c'est avec de la tisane commune qu'ils cherchent à se désaltérer.

Ainsi, le médecin militaire qui néglige de prendre toutes ces choses en considération, s'expose évidemment à manquer son but, outre qu'il occasione au Gouvernement des dépenses inutiles. Voici les moyens que j'ai employés pour éviter, du moins en partie, ces inconvéniens.

Je ne prescris pour boisson ordinaire que des tisanes sans saveur et sans odeur désagréable, telles que la tisane vineuse, la tisane alcoholisée, la limonade minérale alcoholisée, etc. *Lorsque j'ai cru devoir ordonner la tisane de valériane, par exemple, c'était l'infusion théïforme, parce que la décoction de cette plante, et généralement toutes les décoctions, sont plus dégoûtantes que les infusions.*

Je donne sous une forme rapprochée tous les médicamens désagréables, que les malades prennent en deux fois ou par cuillerées dans la journée.

Je charge les pharmaciens et certains convalescens de l'exécution de mes intentions. Ces derniers, que je récompense de

leurs bons offices, me rendent un compte détaillé de ce qui se passe dans l'intervalle d'une visite à l'autre. Il en est beaucoup qu'on peut utiliser ; il ne faut pour cela que les traiter avec bonté, stimuler leur amour propre par des éloges, et leur accorder quelque nourriture ou quelque boisson à leur gré. De cette manière il s'établit entre les malades un commerce de services dont chacun se trouve bien. Je consacre principalement la visite du soir à m'assurer si les malades ont été traités comme je le désire, c'est-à-dire, si les chirurgiens, les pharmaciens, les infirmiers, etc., *ont suivi mes ordres. Les malades qui se montrent dociles sont sûrs de ma bienveillance, et je fais tout ce qui dépend de moi pour adoucir leur sort. Les hommes, a dit un philosophe, sont de grands enfans. Or, souvent le médecin doit se conduire, en quelque sorte, avec eux comme avec ces derniers. Ainsi, j'accorde à bien des malades telle quantité de vin ou de lait, ou une côtelette,* etc., *à condition qu'ils prendront exactement tel remède qui leur déplaît, et dont je crois qu'ils ont besoin.*

Les soldats peu malades ont donc des surveillans, et ceux qui le sont beaucoup

trouvent dans leurs propres camarades les secours que les infirmiers leur donnent trop rarement.

Tels sont, en peu de mots, les moyens dont je me sers, afin que mes prescriptions ne demeurent point sans effet. Je n'ai jamais négligé non plus la préparation des remèdes : il n'en est point que je n'examine de temps en temps, soit dans la pharmacie, soit au lit du malade, pour reconnaître leur bonté.

MATÉRIAUX

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE MILITAIRE FRANÇAISE.

CHAPITRE PREMIER.

QUOIQUE cet essai soit principalement destiné à l'histoire des fièvres adynamiques et ataxiques contagieuses qui ont régné dans les hôpitaux militaires de cette ville depuis le mois de septembre 1808 jusqu'à la fin d'avril 1809, j'indiquerai cependant les différentes maladies que j'ai eu à combattre en même temps que celles-là, et les moyens que je leur ai opposés ; car j'estime que quoiqu'elles soient étrangères à ces fièvres, elles ne doivent pas moins figurer dans le tableau que je vais faire.

Indépendamment des fièvres adynamiques et ataxiques contagieuses, la dyssenterie contagieuse, la diarrhée chronique, le scorbut, les fièvres intermittentes, avec ou sans engorgement des viscères abdominaux, bouffissure, ictère, etc. ; le rhumatisme chronique ; l'anasarque ; les catares pulmonaires, la plupart anciens, dont certains simulaient la phthisie, etc., etc., se sont offerts à mon observation.

Ayant considéré que la presque totalité des malades étaient de jeunes conscrits, peu

capables de supporter les fatigues, les privations et les fâcheuses vicissitudes que la guerre traîne inévitablement à sa suite; que pendant une très-longue route ils avaient été privés de bonnes nourritures,et fait trop souvent usage d'alimens qui n'étaient point en rapport avec leurs besoins ; qu'à quelques exceptions près, tous paraissaient plus ou moins faibles et épuisés, ce qu'il était ordinairement aisé de reconnaître au simple coup d'œil ; que les maladies indiquées plus haut, auxquelles ils étaient en proie, sont en général accompagnées de faiblesse ; qu'il ne régnait dans la ville de Toulouse,ni parmi les malades,aucune épidémie inflammatoire, et que je n'observais pas un seul cas de phlogose hyperstenique, je conclus que la faiblesse et l'épuisement formaient le caractère fondamental de ces différentes maladies ; et par une autre conséquence non moins légitime, que les bonnes nourritures, le vin et les remèdes corroborans, toniques et excitans devaient constituer la base du traitement général. L'état moral d'un grand nombre de ces malades, qui étaient livrés aux passions tristes et déprimantes, me confirmait encore dans ces vues ; mais souvent il n'est point donné au médecin d'éloigner une semblable cause. Je cherchais à diminuer son influence, en soutenant les forces, que la tristesse va directement à ruiner, et en procurant quelque gaîté par les liqueurs spiritueuses. J'ai plusieurs fois fait usage avec succès des secours moraux. En voici un

exemple intéressant. Un caporal de Fribourg, d'une belle et riche constitution, fut conduit à l'hôpital par la nostalgie. Dans un court espace de temps, il perdit sa fraîcheur et son embonpoint. Continuellement dévoré par le désir de revoir son pays et ses parens, il donnait de temps en temps des marques d'aliénation d'esprit. Il contracta la fièvre contagieuse régnante, dont je redoutais d'autant plus la terminaison pour lui, que la nostalgie semblait devoir l'agraver. Je me décidai à imiter Philippe, qui, pour ranimer les forces d'Alexandre, ne se borna pas à employer les remèdes excitans pharmaceutiques ; mais encore fit si habilement usage des secours moraux les plus assortis aux inclinations et au grand cœur de ce prince. « *Ille* (Philippe) *fomenta corpori admovit, ille torpentem nunc cibi, nunc vini odore excitavit ; atque ut primùm mentis compotem esse sensit, modò matris sororisque, modò tantæ victoriæ appropinquantis admonere non destitit* (Q. Curt., lib. 3). Je promis à ce malade de l'envoyer chez lui, et l'entretins tous les jours dans cette idée ; et pour lui témoigner davantage l'intérêt que je prenais à lui, je lui parlais de l'objet de ses affections et du désir que j'avais de l'obliger. Sa maladie fut peu violente ; mais dès qu'il fut rétabli, je me trouvai dans de nouveaux embarras ; car il ne m'était pas possible de tenir ma promesse. Frustré dans ses espérances, il perdit de nouveau l'appétit et la gaîté ; et après avoir donné plusieurs preuves

d'aliénation, il finit par vouloir attenter à sa vie. Il était d'une maigreur frappante, et ne prenait presque point de nourriture. Dans ces circonstances, je crus devoir lui promettre sérieusement de l'envoyer au dépôt de son régiment, où il aurait l'avantage de se trouver parmi ses compatriotes : cette nouvelle, sans remplir entièrement ses vœux, ne laissa pas de lui faire plaisir. En attendant qu'il eût acquis assez de forces pour se mettre en voyage, je cherchai à l'égayer, et lui accordai tous les alimens qu'il désirait et qu'il m'était permis de lui donner ; je priai même le chirurgien qui suivait ma visite de lui apporter de temps en temps du fruit, complaisance que j'avais moi-même pour lui et pour d'autres malades. Un jour il me demanda du raisin, qu'il aimait beaucoup ; je fus au delà de ses espérances, car je voulus qu'il vînt chez moi en manger. Il n'en fallut pas davantage pour le rendre gai et de très-bonne humeur ; jamais je ne l'avais vu si content. Rien n'est plus vrai que ce que dit Labruyère (*caract., tom. 2, p. 26*) : « il ne faut quelquefois qu'une » jolie maison dont on hérite ; qu'un beau » cheval ou un joli chien dont on se trouve » le maître ; qu'une tapisserie, une pen- » dule, pour adoucir une grande douleur » et pour faire moins sentir une grande » perte ».

Outre cette base fondamentale du plan de cure général, j'établis plusieurs méthodes particulières, assorties aux différentes espèces de maladie et à leurs principales modifications ; car je regarde comme

indispensablement nécessaire de prescrire des remèdes en rapport avec les besoins du corps.

Lorsque j'avais à traiter la dyssenterie à l'époque de son début, et chez des sujets qui ne fussent point sensiblement débiles, je prescrivais d'abord l'ipécacuana, la crème de ris, la tisane de ris, les lavemens émolliens avec un jaune d'œuf. Après les quatre, cinq ou six premiers jours, j'ajoutais la cannelle à la tisane, et bientôt après j'employais successivement la tisane de rhubarbe cannelée, la potion antidyssentérique (la composition des remèdes particuliers est rapportée à la fin de l'ouvrage), le lavement antidyssentérique, le vin de cannelle, et, enfin, la thériaque ou le diascordium, les sinapismes sur le ventre et sur la région lombaire. Depuis long-temps l'expérience m'a appris que la dyssenterie, même chez les sujets vigoureux, ne tarde pas à s'allier avec la faiblesse ; que par un traitement approprié aux phases qu'elle présente, elle est bientôt vaincue, et qu'on rend la convalescence plus courte et moins laborieuse que par d'autres méthodes usitées. La dyssenterie traitée de cette manière disparaissait ordinairement dans le cours du second septenaire, à moins que les malades ne prissent trop tôt des nourritures solides. Un des plus précieux avantages que je retire de l'extrême réserve avec laquelle j'emploie les évacuans des premières voies, sur-tout les purgatifs, c'est de ménager les forces, particulièrement celles des organes

digestifs, et de diminuer ainsi la durée et les chances de la convaleseence.

Quant aux sujets faibles, je leur prescrivais sur-le-champ trois ou quatre prises d'ipecacuana, de deux grains chacune, la tisane de ris eannelée, la tisane de rhubarbe cannelée, de rhubarbe et d'arnica, le vin tonique, le lavement et la potion antidyssentériques, la thériaque ou le diascordium, souvent associés avee les fleurs d'arnica, ou de petites doses d'ipecacuana, les sinapismes sur le ventre et sur la région dorsale et lombaire, les frictions sur ees mêmes parties avec la dissolution excitante; enfin, dans certains cas obstinés, je faisais usage de quelques bains chauds, remède que j'opposais également à la diarrhée rebelle.

Les symptômes que les dyssentériques présentaient n'ont rien de particulier, et qui ne soit déjà connu. Mais pour donner une idée exacte de l'état de la plupart des malades au moment de leur entrée dans l'hospiee, et pour mettre le lecteur à même d'apprécier les vues qui m'ont dirigé dans le traitement, je crois devoir en faire une courte description.

Dans presque toutes les dyssenteries, épuisement profond; teint pâle, jaunâtre, grisâtre; les traits changés et retirés, rendaient problématique l'âge de plusieurs de ces malheureux; accablement, langueur et misère empreintes sur le visage; yeux enfoncés; entour des paupières brun; joues et tempes creuses; peau sale, sèche, terreuse, rarement très-chaude; pouls modérément fré-

quent, petit, faible, cédant facilement à la pression des doigts. Lorsque la maladie traîne en longueur, souvent la fièvre se dissipe. Langue sale, savonneuse, fuligineuse, naturelle, et chez bien des sujets d'une couleur blafarde particulière, que je ne saurais décrire exactement, et qui a de la ressemblance avec celle de certains ulcères scorbutiques et vénériens. Déjections aqueuses, fréquentes et sanguinolentes, moins muqueuses dans le cours que dans le commencement de la maladie; coliques, tenesme cruel dans le premier temps, et qui, dans la suite, se mitige; douleurs dans l'estomac et dans d'autres parties du corps, sur-tout aux jambes (celles qui se manifestent dans cette dernière partie persistent communément pendant la convalescence); envie de vomir; vomissement des tisanes, des nourritures, du vin, etc. Dans la dyssenterie, comme dans la fièvre adynamique régnante, souvent les boissons se précipitaient avec bruit dans les intestins, et étaient expulsées par les selles peu de temps après avoir été avalées.

Bien des dyssentériques se sont plaints d'une douleur de gorge, qui, chez certains, se propageait jusqu'à l'estomac, et qu'ils attribuaient à une écorchure. L'irritation et l'inflammation peu considérable de l'œsophage étaient probablement la cause de ce symptôme. Les coliques légères qui succédaient à la dyssenterie provenaient d'une sorte d'irritation, ou de la sensibilité extrême des intestins; mais la faiblesse et

l'épuisement des malades dans ce dernier cas ne m'ont point permis de considérer cette irritation comme phlogistique. Aussi lui ai-je opposé les sinapismes, les antispasmodiques et les cordiaux. Observons que les boissons mucilagineuses, qualifiées d'adoucissantes, fatiguaient l'estomac, et que les malades se plaignaient de leur mauvais effet.

Un grand nombre de convalescens se plaignaient d'une sensation de sécheresse et d'épuisement dans la poitrine; la plupart toussaient et expectoraient abondamment des matières épaisses grisâtres, d'un blanc jaunâtre, etc. Je croyais d'abord que le poumon ne s'affectait que par sympathie; mais ensuite j'ai changé de sentiment, ayant vu que différens malades étaient en proie à un débordement d'humeurs muqueuses pulmonaires, qui même en a fait périr plusieurs, parce que la voie pulmonaire ne se prêtait pas à leur expulsion comme celle des intestins.

Les vers se sont fréquemment mêlés avec la dyssenterie, circonstance qui faisait varier les symptômes, jetait quelquefois de l'obscurité sur le diagnostique, et embarrassait le traitement.

Plusieurs dyssentériques, dont le visage paraissait bouffi, m'ont présenté un pouls très-grand, extrêmement mou, dont les pulsations étaient rapides et très-décidées; souvent il était ondoyant. Je l'ai également observé dans beaucoup de cas de rechutes à la suite de la fièvre régnante, comme je le dirai dans la suite. Sa singularité m'engagea à le faire observer aux officiers de santé qui

suivaient ma visite. Aucun malade qui présentait ce pouls n'étant mort, je le regardai comme de bon augure. Il est digne d'observation, que depuis le mois de décembre, où j'ai été chargé de la division des galeux fiévreux, j'ai rarement rencontré ce pouls. La différence qui existe en général, quant à l'état des forces, entre les sujets que je traitais auparavant et ceux qui m'ont été confiés dans la suite, ne me paraît pas rendre parfaitement raison de ce phénomène.

Beaucoup de dyssentériques ayant été, pendant plus ou moins long-temps, livrés aux ressources de la nature, présentaient les symptômes adynamiques; et comme la fièvre régnante s'associait familièrement avec la diarrhée dans le cours du 2.e septenaire, il était souvent difficile de savoir quelle des deux on avait à combattre. Dans l'un et l'autre cas, le cours de ventre colliquatif, avec ou sans fièvre, était la suite de ces maladies, et entraînait les plus funestes conséquences. L'impossibilité de digérer, l'infiltration des extrémités inférieures, l'anasarque, l'ascite, l'inflammation des intestins et de l'épiploon, l'épuisement le plus profond, etc., étaient leur triste cortége. Jamais la faiblesse ne s'est montrée plus à découvert et sous des traits plus naturels que dans ces cas là.

Mais la difficulté de distinguer la fièvre adynamique d'avec la dyssenterie n'en apportait aucune au choix du traitement, puisque tous ces malades étant en proie à la faiblesse, l'indication était évidemment de

les corroborer et de dissiper le cours de ventre; aussi n'ordonnai-je d'évacuans aux sujets faibles que dans les cas où l'estomac recélait des matières indigestes. Combien de soldats auxquels on prescrit des purgatifs et des tisanes aqueuses et insignifiantes, et dont on énerve ainsi les organes digestifs par les débilitans, tandis qu'ils n'ont besoin que des restaurans.

Quelques sujets, chez qui la dyssenterie avait passé à l'état chronique, sont morts en quelque sorte d'inanition. D'une maigreur et d'un épuisement extrêmes, ils ne pouvaient digérer, et prenaient toujours moins d'alimens. Leur fin ne m'a point paru douloureuse. Bien plus, un de ces malheureux fut de bonne humeur jusqu'à sa mort, et quelques heures avant de s'éteindre il riait avec moi.

Quelques faits m'ayant porté à penser que la canule dont on se servait pour donner des lavemens aux dyssentériques communiquait leur affection à d'autres malades, j'ordonnai qu'on réservât une canule pour ces derniers. On devrait toujours prendre cette précaution dans les hôpitaux où la dyssenterie règne.

L'expérience m'ayant appris depuis longtemps combien le laudanum est utile contre les fièvres intermittentes (vid. *ma traduction de l'ouvrage de Rubini sur la rechute dans ces fièvres*), j'ai constamment opposé à ces maladies, quel que fut leur type, la potion fébrifuge, le vin, les nourritures succulentes, sans jamais employer les éva-

cuans. J'estime qu'environ cinquante fébricitans ont été guéris par cette méthode. Je ne sais pourquoi elle a été inefficace dans une quinzaine de cas pendant les mois de février, mars et avril. Le quinquina gris, associé avec l'émétique et l'alcali fixe, les a presque toujours domptées. J'ai quelquefois recours au quinquina, lorsque les accès ne reviennent point à des heures fixes. Au reste, je crois que le repos et la douce température dont les malades ont joui, après avoir supporté les fatigues et les vicissitudes d'un long voyage, ont puissamment contribué à leur guérison.

Lorsque ces fièvres étaient accompagnées d'ictère, bouffissure, engorgemens abdominaux, je prescrivais d'abord les amers unis aux aromatiques, les pilules composées avec le kermès minéral et le camphre, à quoi j'ajoutais souvent le mercure doux; la tisane alcoholisée; l'infusion de sauge et de rhubarbe, le vin tonique et stomachique; et lorsque le corps était en meilleur état, que son aspect, l'appétit et la facilité des digestions annonçaient le retour des forces, j'employais la potion fébrifuge.

J'ai souvent administré en vain la gentiane en poudre, à la dose de demi-once six gros, et même une once, par jour, et mêlée avec de la cannelle pour en faciliter la digestion.

Quinze sujets attaqués de fièvres intermittentes ont pris tous les jours, pendant plus d'une semaine, quatre, six ou huit gros d'écorce de marronier d'Inde en poudre:

trois seulement sont guéris. Un pareil nombre a été, pendant plusieurs jours, mis à l'usage de demi-gros et d'un gros de sulfate de fer en substance. Quatre ont paru délivrés de la fièvre au bout de dix ou douze jours; mais elle a reparu bientôt après chez deux d'entr'eux, sous le type quotidien qu'elle n'avait pas auparavant.

Douze amandes amères, mangées une heure avant l'accès fébrile, ont suffi à guérir quelques malades. Sur dix fébricitans que j'ai mis à l'usage des fleurs de zinc, dont j'ai donné jusqu'à un gros par jour, deux sont guéris; mais il me paraît douteux que leur rétablissement soit dû à ce remède. Quant au cuivre ammoniacal, recommandé par Giamini contre ces mêmes fièvres (vid. *delle febbri e del miglior metodo di curarle*), l'estomac ne peut le supporter. Dans ces cas, comme aussi dans l'épilepsie, on ne peut faire usage que de l'ens-vénéris ou cuivre ammoniacal préparé par sublimation, dont l'activité est modérée, et dont on a mal à propos révoqué en doute les bons effets contre les maladies convulsives.

J'ai opposé les nourritures succulentes, le vin, les tisanes aromatiques et alcoholisées, les mixtures avec l'esprit de cochléaria, etc., au scorbut, maladie produite par la faiblesse, comme je l'ai fait voir dans divers essais; au rhumatisme chronique, la teinture de Gaïac, les potions ammoniacées, les bols composés avec le kermès minéral, l'opium et le camphre, la poudre

sédative suédoise, les frictions faites avec l'alcohol ammoniacé, la dissolution excitante ou la teinture de cantharides ; enfin, les sinapismes et les vésicans.

Deux sujets vigoureux, attaqués de douleurs rhumatismales anciennes, ayant fait vainement usage des remèdes précités, je leur ordonnai un grain d'émétique à prendre en deux fois dans la matinée, et pour boisson ordinaire un pot de tisane commune, dans laquelle je fis mettre trois gros de nitre. La boisson fut continuée pendant huit jours, et l'emploi de l'émétique répété une seconde fois, deux jours après la première. Ce dernier remède purgea par le bas. Les douleurs furent vaincues. Dans deux autres cas à peu près semblables j'ai obtenu le même succès.

J'observerai, en passant, qu'ayant employé, dans ma pratique particulière, les bains d'eau de chaux, recommandés contre cette maladie par Giuly de Pise, je n'ai pas été témoin de leur efficacité. D'ailleurs, la dose de chaux qu'il indique est trop forte ; elle agit comme dépilatoire.

J'ai combattu la complication vermineuse avec les infusions de rhubarbe, de sauge et de valériane, les pilules vermifuges, les juleps gommeux camphrés, rarement avec les purgatifs ; les infiltrations, l'anasarque et l'ascite, avec les tisanes alcoholisées rendues plus actives par l'oxymel scillitique et l'esprit de nitre dulcifié, le vin blanc animé avec le carbonate de potasse et la liqueur d'Hoffmann. Dans quelques cas j'ai

fait usage de la digitale pourprée, dont l'effet diurétique est souvent douteux.

Un polonais, attaqué d'anasarque, me parut en trop bon état, pour que sa maladie provînt de faiblesse. Je lui ordonnai un éméto-cathartique, et tous les jours deux gros de nitre dans deux livres d'eau ; il fut guéri en moins de quinze jours.

Voilà un cas d'hydropisie parcil à ceux que Borsieri, Medicus, Stoll, Joseph Frank, Razori et autres rapportent, et où les remèdes débilitans furent avantageux. Celui que Vanswieten cite, d'après Hildanus, est le plus intéressant que je connaisse. *Apud Hildanum tale exemplum habetur de homine robustissimo, sanguineo, trigesimum annum agente, qui à vertice ad pedes usquè intumuit. Dùm medici curam aperientibus et purgantibus senioribus tentant, subitò ex nare dextrâ sanguis ad quatuor libras effluxit tanto cum impetu, ut syncope sequeretur. Suppressâ autem hâc hemorrhagiâ, non tantùm vires redierunt, verùm etiam ab hydrope, citrà ullorum aliorum remediorum usum brevi curatus est æger* (cap. hydrops., commcnt. Boerrhaav).

J'ai traité les catares chroniques, ainsi que ceux qui venaient à la suite de la dyssenteric et des fièvres adynamiques contagieuses, par le lait coupé avec l'eau de chaux, le vin tonique, les pilules pectorales, les juleps gommeux, opiacés et antimoniés, le quinquina.

Bien des convalescens paraissaient attaqués de phthisie pulmonaire, dont un seul est mort. Dans ce cas, ainsi que dans d'au-

tres où la phthisie semblait établie, j'ai employé avec succès la cure tonique; ce qui confirme cette observation du célèbre Huxham : *non omnis utique tabes pulmonaria ab ulcere pendet (rarior enim est hic casus quam vulgò putatur). Plures enim quotidiè per longum tempus immensam muci salsi dulcis, vel etiam planè insipidi copiam per tussim rejiciunt, cui nec fœtor inest, nec purulenti aliquid, glandulis nimirùm cum ductibus asperæ arteriæ relaxatis nimiùm* (De aere et morb., an 1738). D'ailleurs, les expériences de Brugman prouvent que nos parties peuvent fournir du pus sans être ulcérées (*Vid.* le traité des maladies vénériennes de Bell., tom. 1, pag. 63. Consultez aussi Darwin, *Zoonomia, Ovvero leggi della vita organica*, trad. da Rasori, tom. 4).

Hippocrate a, le premier, observé que les sujets disposés à la phthisie ont une constitution faible. Fernel faisait dépendre cette dernière maladie de la faiblesse et de la laxité du poumon, et la méthode employée par Morton, Blahmore, Brown, Schmit, etc., n'a obtenu quelque succès que parce qu'elle combat cette cause.

Le meilleur moyen de prévenir cette maladie redoutable, c'est de donner aux enfans une éducation mâle, d'exercer leur corps à l'air libre, de faire entrer les alimens tirés du règne animal dans leur nourriture, et de s'attacher à leur former une constitution robuste. Rien n'est plus propre à garantir des maladies catarrhales, lymphatiques, nerveuses, etc., etc, devenues si communes'

qu'une telle éducation. J'ai dit un mot ailleurs des grands avantages de l'endurcissement du corps à l'inclémence des saisons et aux variations brusques de l'atmosphère. La sensibilité des nerfs et des vaisseaux cutanés étant émoussée, on peut affronter impunément ces puissantes causes de maladie, comme le font les paysans. Peut-être serait-il utile de joindre de bonne heure à tous ces moyens l'exercice de la déclamation, dont Plutarque, Alberti et Tissot ont fait sentir les avantages pour fortifier le corps. Les anciens pensaient que la lecture à haute voix fortifiait cette dernière, ainsi que la poitrine. *Orationem græcam latinamve clarè et intentè, non tam vocis causâ quam stomachi lego, pariter tamen et illa firmatur* (Plin., lib. 9, epist. 36).

La phthisie me paraît attaquer rarement les bouchers. La vapeur de la viande fortifierait-elle leur poumon, et serait-elle propre à garantir de la phthisie ceux qui la respireraient long-temps et de bonne heure? Dans tous les pays où j'ai voyagé, la constitution et la couleur du visage et de la peau des bouchers m'ont annoncé un état de vigueur qu'il est moins commun d'observer parmi les autres classes d'artisans.

Un militaire attaqué de paralysie du côté droit, à la suite des fatigues de la guerre, a pris inutilement le rhus radicans ou toxicodendron associé avec la digitale pourprée. Il fallut porter la dose du rhus à douze grains par jour, pour que l'estomac

l'estomac parut ressentir les effets de ce remède actif, que je n'ai pas employé avec un succès déterminé dans ma pratique particulière.

CHAPITRE II.

LES fièvres adynamiques et ataxiques contagieuses ont régné depuis le mois de septembre 1808 jusqu'à la fin d'avril 1809. Elles furent apportées par les malades qui refluèrent successivement de l'Espagne à Bayonne et à Toulouse. Ordinairement leur type est continu ; mais elles simulent quelquefois les fièvres remittentes.

L'art est si riche en descriptions exactes des fièvres adynamiques contagieuses, que je me serais dispensé d'en donner une au public, si cette omission avait été compatible avec un ouvrage de la nature de celui-ci ; aussi je crois pouvoir me borner à en indiquer les symptômes d'après l'ordre que je suis dans leur examen. Ces épidémies ont tant de ressemblance, même lorsqu'elles se manifestent dans des climats et des saisons différentes, que leur description n'excite pas aujourd'hui un grand intérêt : on sait en général quelle est la succession de leurs symptômes. Je n'en ferai pas un tableau pour chaque temps de la maladie, parce que cette dernière ne s'assujettissait pas à une marche assez uniforme pour me le permettre, sans manquer à l'exactitude, ou sans fatiguer le lecteur par des répétitions

ennuyeuses et peu utiles. Au reste, on sentira facilement que dans des hôpitaux encombrés de malades, il n'est pas possible de connaître exactement l'état des excrétions et autres choses semblables. Parmi les observations que je rapporte, il en est plusieurs où les divers symptômes sont exposés fidèlement, et jour par jour. Ainsi, on trouvera là une partie de ce qui manque dans la description générale que je vais donner.

L'inappétence, la fièvre vive, les frissons et le froid, promptement suivis de chaleur forte et continuelle, malgré laquelle il se manifeste encore des frissons; la céphalalgie susorbitaire, que les efforts de la toux rendent plus violente; la fatigue, l'accablement, les douleurs plus ou moins fortes aux membres inférieurs, sur-tout aux jambes; la soif considérable, sans que d'ailleurs la langue soit sèche; une sorte d'ivresse, lorsque le malade marche, signalent d'abord l'invasion de la fièvre adynamique. Beaucoup de malades ont en même temps, ou bientôt après, respiration fréquente, toux de même, avec sécheresse; gonflement et rougeur du visage; langue peu humide, sale ou savonneuse; peau légèrement sèche, dans quelques cas moiteur. A ces symptômes se joignent plus ou moins promptement, dans le cours du premier septénaire, hémorragies nasales; yeux brillans, humides, larmoyans, rougeâtres, quelquefois douloureux (souvent ils le sont encore vers le déclin de la maladie, et même au commencement de la convalescence); langue plus sale ou plus savonneuse,

et dont la superficie se couvre d'une couche de plus en plus jaunâtre ou verdâtre, qui devient dans la suite fuligineuse ou noire (Fréquemment les seules papilles veloutées de la langue, distinctes, et comme dressées, paraissent sales, jaunâtres ou verdâtres) : l'aridité de la langue fait des progrès ; mais dans bien de cas, cet organe paraît à peu près comme dans l'état naturel, et ne devient fuligineux ou noir que vers les derniers jours du second septénaire. La constipation accompagne ordinairement le premier. Le pouls est fréquent ; mais en même temps profond, peu volumineux, caractères qu'il conserve pendant le cours de la fièvre.

Malgré cet état des choses, la plupart des sujets se croyent peu malades, et pensent que s'ils étaient délivrés de la douleur de tête ou de la toux, ou enfin de tel autre symptôme auquel il s'arrêtent davantage, ils seraient guéris. Ils demandent à manger à cette époque comme dans d'autres. Il en est qui sont rians et de très-bonne humeur, et dont le visage conserve les traits qui semblent caractériser la santé. Cette dernière circonstance est jugée comme de mauvais augure ; cependant elle n'était pas ici un signe funeste. Je me souviens que plusieurs sujets chez qui je l'ai observée ont eu une convalescence tardive.

Dans bien de cas le contour des lèvres et du nez est pâle ou jaunâtre, et la rougeur du visage associée avec la couleur ictérique. Cette dernière est quelquefois prononcée

sur la conjonctive. A mesure que la maladie s'avance, l'état adynamique et ataxique se développe de plus en plus, en sorte qu'à la fin du premier septénaire ou les premiers jours du second, on observe plusieurs symptômes qu'on a regardés long-temps comme les caractères de la putridité et de la malignité. Quelquefois aussi ils se montrent plutôt ou plus tard, sans que cette circonstance paraisse influer beaucoup sur la violence et le danger de la fièvre. J'ai vu périr sept à huit malades du nombre de ceux qui jusqu'au huit, neuf et dixième jour n'avaient présenté aucun symptôme grave. Dans le cours du second septénaire les symptômes d'adynamie et d'ataxie sont plus violens et plus nombreux, et souvent cet état des choses se prolonge jusque vers le milieu ou la fin du troisième septénaire, et même le commencement du quatrième. Dans ces derniers cas, la maladie se dissipe graduellement, à peu près en autant de temps qu'elle en avait employé à acquérir toute sa force. Passons à l'exposition générale des symptômes.

Decubitus sur le dos (Certains malades, qui pendant plusieurs jours se sont couchés sur le ventre, sont guéris), l'aspect du lit annonce leur agitation; carpologie (*floccos capere*); soubresaut des tendons; tremblement continuel, et chez quelques-uns état tétanique; visage un peu gonflé, coloré, et dont la rougeur vers le déclin de la maladie devient, chez bien des sujets, sale,

foncée et un peu livide ; à cette dernière époque, altération sinistre des traits de la face, qui cependant n'est pas toujours un signe mortel ; yeux blancs, ternes, abattus, se mouvant lentement chez les uns, et avec rapidité chez d'autres ; quelquefois fixes, plus ou moins rouges, brillans, humides, douloureux, ensuite sales et chassieux ; hémorragies nasales souvent considérables ; mais qui ne sont point dangereuses. Celles qui paraissent tard coïncident avec l'arrivée de la convalescence, qu'elles paraissent annoncer. Dans bien des cas l'hémorragie nasale diminue la céphalalgie susorbitaire. Froid du nez dans l'état avancé de la fièvre (Il y a long-temps que ce symptôme m'a paru caractériser la faiblesse plutôt qu'annoncer la mort, comme le veut Hippocrate. Il règne familièrement chez les enfans malades) ; lèvres tremblantes ; dents salies par une crasse qui acquiert une couleur roussâtre et fuligineuse ; plusieurs fois, au moment où cette crasse se formait dans leurs intervalles, l'émail m'a paru sec, plus blanc et plus luisant que dans l'état naturel ; bouche aphteuse, phlogosée, haleine extrêmement puante après le premier septénaire, tiède lorsque la maladie a épuisé le corps (Dans les maladies de l'enfance, l'haleine est communément tiède, ce qui annonce la faiblesse de l'organisme) ; langue sale, bilieuse, vert merde d'oie, aride, roussâtre, fuligineuse, ridée, divisée par des crevasses, noire, rude, dure,

immobile dans la bouche ; chez beaucoup de malades elle se nettoie, devient lisse et rouge, paraît dépouillée de ses villosités, et redevient ensuite sale, savonneuse, sèche, fuligineuse, bilieuse, sans qu'il en résulte aucun changement en bien ou en mal (Souvent elle reste pendant long-temps, ou devient dans le cours de la maladie fléxible, humide, d'une couleur naturelle ou rouge, lisse et comme gelée. Dans d'autres cas elle est rouge et sèche. Bien des malades paraissent l'avoir saignante. Sa superficie rougeâtre, rousse ou fuligineuse, et en même temps sèche, est quelquefois divisée par des crevasses en apparence saignantes. Chez un certain malade, avant d'être fuligineuse, elle fut briquetée) ; aridité de la bouche et de la gorge ; enrouement, voix plus ou moins éteinte et altérée, paroles entre-coupées ; esquinancie, parotides, malgré lesquelles bien des malades sont morts ; respiration presque naturelle pendant plus ou moins long-temps, ou lente, peu sensible, quoique la fièvre soit vive et la peau chaude, fréquente, courte, oppressée, bruyante, rarement plaintive, soupirs. Ceux dont la respiration est devenue grande, traînante, laborieuse et stertoreuse sont morts. Toux accompagnée tôt ou tard d'expectoration de matières muqueuses, gluantes, grisâtres, jaunâtres, plus ou moins abondantes, qui, dans bien des cas, suit toujours la maladie, et dans d'autres se manifeste seulement dans son

cours, et se dissipe avant sa fin. Communément l'expectoration est plus copieuse, lorsque l'état du sujet est amélioré. Point de côté; peau un peu plus colorée que dans l'état naturel (pendant le premier septénaire sur-tout : dans la suite elle pâlit), sèche, tendue, rude, chagrinée, rarement terreuse, chaude plus ou moins considérablement, et même brûlante. En général, sa température diminue lorsque la maladie se prolonge au delà du second septénaire.

Bien des malades n'ont point chaud, quoique leur température soit élevée. Un petit nombre ont froid dans des parties qui ne manquent point de chaleur ; cette dernière augmente le soir et pendant la nuit. Pouls communément fréquent, peu volumineux, profond ou peu superficiel, quelquefois fort en apparence dans les premiers jours de la maladie. Dès le premier septénaire, ou le commencement du second, il paraît vide, et ne résiste point à la pression des doigts. Dans plusieurs cas il est intermittent. Lorsque le corps est affaissé par la gravité de la maladie, je l'ai quelquefois trouvé ondoyant, et comme formé par des globules liquides, petit, filiforme et très-fréquent ; mais ce dernier pouls se manifeste plus souvent chez les mourans. Rarement le pouls s'est montré plein et volumineux. Ses caractères les plus frappans sont la profondeur, la vacuité, la faiblesse et le peu de volume. Diarrhée qui n'arrive guère que vers le cours du second septénaire; vers lombricaux mêlés avec les selles, ou rendus par

le vomissement, et qui, dans plusieurs cas, sont sortis d'eux-mêmes par le nez ou par l'anus ; déjections alvines et urinaires involontaires, et quelquefois à l'insçu du malade; aberration des fonctions intellectuelles, délire obscur, tranquille, furieux, loquace. Bien des malades marmottent, balbutient; d'autres conservent leur esprit libre, rient volontiers et se montrent de bonne humeur; certains parlent avec feu, d'un ton décidé, et répondent promptement aux questions qu'on leur fait. Un allemand, qui était dans ce cas, se montra long-temps susceptible et de mauvaise humeur. Dans plusieurs cas la gangrène a attaqué la bouche, le nez, les parotides, et une fois elle a dévoré tout le visage. Un prisonnier prussien avait un commencement de gangrène aux avant-bras, aux jambes et à la face au moment de sa mort.

La plupart deviennent sourds à l'époque où la maladie diminue de violence, et aux approches ou au commencement de la convalescence. Un état d'amélioration précède communément ce symptôme. Mes observations infirment le pronostic d'Hippocrate : *bombus in acutis et sonitus aurium lethalis* (Coacq.). Presque tous les malades se sont plaints de tintement d'oreilles.

Vers le déclin de la fièvre, perte de la vue chez certains sujets, et sorte d'imbécillité dans d'autres à l'époque de la convalescence : le retour des forces dissipait ces phénomènes. Un malade resta myope et eut la berlue pendant près de trois mois. Je

lui prescrivis avec assez de succès un mélange de valériane et de fleurs d'arnica.

Dans le cours du premier septénaire, vertiges, douleurs d'estomac, envie de vomir, et vomissemens réels. Souvent la fièvre étant vaincue, la langue continue d'être fuligineuse, sèche, sale, jaunâtre, verdâtre; et cet état persiste quelquefois plusieurs jours. La couche saburrale et putride de la langue se détache en gros lambeaux ou sous forme de raclure. Chez un dyssentérique j'observai à la face inférieure, et quelques jours après à la superficie de la langue, une couche épaisse, jaune-verdâtre.

J'ai déjà observé que lorsque la maladie se prolonge jusqu'au troisième ou quatrième septénaire, la fréquence du pouls est souvent plus considérable dans la convalescence qu'auparavant. Assoupissement ou insomnie dans la plupart des cas. Souvent l'amaigrissement de la face ne se manifeste que lorsque le mal a diminué de violence. Parmi les nombreux rapports qui existent entre cette épidémie et celle d'Athènes, on peut remarquer celui-là (Vid. *Thucyd.*). A cette même période l'épiderme se détache en écailles plus ou moins fines.

Quelques malades ont refusé les boissons, alléguant ne pouvoir les avaler, et ont cherché à mordre.

Les défaillances que certains malades ont éprouvées n'ont pas été d'un funeste présage : la plupart se sont rétablis.

Lorsque la sueur se manifestait, c'était tantôt avant, et tantôt au moment de la convalescence, ou même après son arrivée.

A cette même époque, les déjections alvines et urinaires ont quelquefois donné le signal du retour de la santé. En entrant en convalescence bien des malades dormaient pendant plusieurs jours de suite. Quant à l'époque de la crise, il n'y avait rien de fixe; et dans la plupart des cas, cette maladie, comme celle dont Hippocrate a fait la description (*Epid., liv.* 3, § 23), se terminait à l'aventure, et sans qu'on pût dire comment. En général ils éprouvaient une expectoration plus ou moins abondante, et un écoulement puriforme par le meatauriculaire, souvent précédé de douleurs dans l'intérieur des oreilles et autour des tempes.

Cette maladie, éminemment saburrale en apparence, et les autres que j'ai observées dans l'hospice, m'ont fourni un grand nombre de preuves de la fausseté du système gastrique, contre lequel je me suis déjà élevé (Vid. *ma trad. de la dissertation de Rubini, sur la rechute dans les fièvres périodiques, pag.* 75 *et suiv.*).

Aujourd'hui, à l'imitation d'Hippocrate, on aime à diviser les maladies épidémiques en trois périodes; et l'on est en quelque sorte convenu d'appeler la première, période d'irritation. Cette méthode offre plusieurs avantages; elle facilite l'exposition des symptômes, et répand sur le travail du nosographe un ordre qui plaît beaucoup à l'esprit. Mais est-elle vraie, et fondée sur la nature? C'est ce que je ne pense pas. Pour en donner une preuve, il me suffit d'observer que la prétendue période ap-

pelée d'irritation, voit naître moins de symptômes d'éréthisme que la seconde. Dans celle-ci, l'aridité, la rougeur, l'état fuligineux de la langue, la chaleur forte, la sécheresse, la rudesse et la tension de la peau, le tremblement, l'aspect du malade, etc., annoncent une irritation considérable.

L'inspection des cadavres nous a rarement indiqué la cause de la mort, ou, pour mieux dire, elle n'a exclu le doute dans aucun cas. Baillou a observé que dans les fièvres très-aiguës cette cause s'envole pour ainsi dire avec la vie : *ac si cum animâ mortis occasio evolasset.* Le foie est le seul organe qui ait toujours présenté quelque altération. Son volume était plus considérable que dans l'état naturel, et j'y ai trouvé constamment des taches gris de fer tirant sur le violet, plus ou moins étendues et profondes. Elles s'étendaient quelquefois à toute la face interne ou externe d'un ou de plusieurs lobes ; et dans ceux qui étaient morts de rechute, cet organe était, en outre, d'un volume monstrueux. Deux fois j'y ai reconnu une couleur analogue à celle des foies de canard.

Un soldat âgé d'environ vingt-quatre ans, qui venait de guérir, fut envoyé dans ma division pour y être traité de la gale. En le voyant, j'observai que les vaisseaux de la conjonctive de l'œil droit étaient très-rouges, sur-tout vers le petit angle. Il me demanda les trois quarts, et je les lui donnai en même temps que les bols soufrés. Peu de jours après il dit être malade ; son

pouls était très-fréquent, sa langue blanchâtre, son visage pâle, ses lèvres un peu livides; il vomissait de temps en temps des matières muqueuses, et croyait avoir l'estomac chargé. Cet état, auquel je ne connaissais rien, me parut sinistre; j'ordonnai qu'on transportât le malade dans ma division des galeux fiévreux. Le lendemain matin il eut un hoquet très-fatiguant, le pouls très-fréquent, petit et comme serré, le visage blême, les yeux mourans, les lèvres livides, et vomissait de temps en temps. Je lui prescrivis la tisane alcoholisée, la potion fébrifuge, l'application sur le creux de l'estomac d'un épithème fait avec la thériaque, la myrrhe et le camphre dissous dans l'alcohol, et d'un sinapisme entre les épaules : il mourut dans la journée. Ayant ouvert le cadavre, nous trouvâmes au pylore un petit point de suppuration. Cette ouverture n'était guère plus considérable que celle d'un tuyau de plume à écrire. Le foie, très-volumineux, pesa cinq livres et un quart poids de marc. La rate, molasse et gorgée de sang noir, pesa trois livres et un quart poids de marc. La vésicule du fiel, remplie d'une humeur albumineuse, contenait trois calculs de la grosseur d'un pois; un quatrième calcul, gros comme une fève d'haricot, était placé à l'orifice du canal cystique. Toute la face externe du poumon gauche adhérait à la plèvre costale. La vessie était distendue par une grande quantité d'urine.

Souvent la vésicule du fiel était distendue

par la bile, qu'on trouvait encore quelquefois plus ou moins abondamment dans l'estomac. Mais les désordres que l'autopsie cadavérique a fait découvrir dans le poumon, les intestins et l'épiploon, n'ayant présenté rien de constant, on doit les regarder comme étrangers au miasme. D'ailleurs, ils ont également lieu à la suite des fièvres adynamiques et ataxiques non contagieuses.

Le cerveau était à peu près dans l'état ordinaire. Les phénomènes qu'il a quelquefois présentés, tels qu'un épanchement dans les ventricules, s'étaient probablement formés aux approches de la mort. J'en dirai autant de l'état où nous avons trouvé la poitrine.

Il est digne d'observation, que les cadavres ne répandaient point cette odeur infecte qu'ils exhalent ordinairement lorsque le corps succombe aux fièvres contagieuses épidémiques. La décomposition ne s'opérait pas sensiblement plutôt que si la mort avait été la suite des maladies aiguës ordinaires.

Le cadavre des sujets morts de rechute, dont le cours de ventre était inséparable, offrait un plus grand nombre d'altérations organiques et d'inflammations locales dans la poitrine et sur-tout dans le ventre. Mais l'état de faiblesse des malades ne m'a jamais permis de considérer les inflammations d'entrailles comme hypersteniques, bien différemment des médecins qui traitèrent la duchesse de la Vallière. Après avoir passé une longue suite d'années dans les plus

grandes austérités et dans la privation des nourritures qui peuvent soutenir les forces, cette célèbre pénitente fut attaquée, à l'âge de soixante-six ans, d'une inflammation d'entrailles, qui fut très-promptement mortelle. Dans de telles circonstances les médecins osèrent employer la saignée !..... (Vid. *l'histoire de M.me de la Vallière, par Bossuet*).

Dans le 16.e et 17.e siècles principalement, l'abus des remèdes débilitans fut porté si loin, qu'on pourrait mettre en doute si les médecins ne furent pas plus nuisibles qu'utiles. Montaigne, qui se défiait avec raison de leur savoir, aimait mieux se livrer à la bonne fortune, que de les appeler à son secours : « je laisse faire » nature, et présuppose qu'elle se soit » pourveue de dents et de griffes pour se » défendre des assaults qui luy viennent, » et pour maintenir cette contexture de » quoy elle fuit la dissolution. Je crains » au lieu de l'aller secourir ainsi, comme » elle est aux prinses bien estroictes et bien » joinctes avecques la maladie, qu'on » secourc son adversaire au lieu d'elle, et » qu'on la recharge de nouveaux affaires » (*Liv.* 1, *chap.* 23).

Les altérations que l'autopsie-cadavérique a fait découvrir n'ayant point un rapport direct avec la fièvre contagieuse, ou ne présentant rien de plus instructif et de plus intéressant que ce que je viens d'exposer, je crois pouvoir me dispenser d'entrer dans de plus grands détails à ce sujet.

CHAPITRE III.

LES changemens que l'automne et l'hiver ont amenés dans l'atmosphère ont influé sur la forme, mais non sur le fond de la maladie. Celle-ci s'est toujours propagée difficilement. En septembre, où les chaleurs se faisaient encore sentir avec violence, le contagium n'était pas plus diffusible, si je puis m'exprimer ainsi, qu'il ne l'est aujourd'hui. Il faut coucher avec ceux qui en sont attaqués, ou les manier, pour en être atteint; souvent même ceux qui les touchent n'en reçoivent aucun mal. Aussi n'a-t-on vu dans Toulouse que trois exemples de ces fièvres communiquées dans l'intérieur de la ville; à cette exception près, ni les parens, ni les infirmières, ni les amis des malades, n'ont contracté la contagion.

Le contagium adynamique et ataxique peut être plus ou moins diffusible, c'est-à-dire, se répandre avec plus ou moins de promptitude et de facilité. Dans certaines épidémies on l'a vu se propager avec presqu'autant de rapidité que la peste. Je ne serais pas éloigné de croire que tous les hommes y sont sujets; que, semblable au contagium variolique, morbilleux, etc., il n'attaque le même sujet qu'une seule fois; que les jeunes gens sont plus disposés à le gagner que les enfans; qu'il est moins grave dans la jeunesse que sur le retour de l'âge et

dans la vieillesse. Ce serait une erreur de croire qu'il soit plus funeste aux constitutions faibles qu'aux tempéramens vigoureux. Souvent j'ai vu tout le contraire.

On maniait impunément les effets qui avaient servi aux malades, tels que les habits, les couvertures, les draps de lit, les chemises, etc., quoiqu'ils fussent indubitablement infectés. S'il en eut été autrement, la contagion aurait gagné de bonne heure tous les quartiers de Toulouse. Au reste, je sais qu'en Espagne la contagion se répandait avec bien plus de facilité. Si plusieurs employés spécialement chargés de recevoir les effets des malades, et réduits à les manier fréquemment dans le magasin, ont été atteints du mal, il n'en a pas été de même des blanchisseuses : d'où il faut conclure, 1.° que l'accumulation d'une grande quantité d'effets de laine infectés dans un lieu peu aéré, comme l'est ce magasin, a établi une exception à la règle précédente; et 2.° que le linge ne communique point la contagion comme les sacs et les effets de laine. Or, le linge sale étant indubitablement, et bien plus que les effets précités, imprégné de miasmes adynamiques, comment ne communiquait-il point la contagion ? comment les effets infectés, parmi lesquels il faut compter les vêtemens des officiers de santé et des infirmiers de l'hôpital, ne propageaient-ils pas la maladie? Ce phénomène serait-il dû à ce que dans l'épidémie actuelle les miasmes perdaient de leur diffusibilité et de leur force dès qu'ils étaient éloignés du

corps,

corps, ou bien à ce que ces miasmes ayant plus d'affinité pour les effets et le linge que pour le corps humain, refusaient d'abandonner ceux-là pour s'attacher à ce dernier? Lorsque je considère que dans les différentes épidémies pestilentielles et autres semblables, les effets tissus de lin et de chanvre ont été reconnus moins propres à répandre la contagion que ceux de laine, je suis porté à présumer que les miasmes ont plus d'affinité avec les premiers qu'avec les seconds, ou, en d'autres termes, que le corps humain les enlève plus difficilement aux uns qu'aux autres.

Pendant les quatre derniers mois de l'année 1808 l'air est devenu de plus en plus froid, sans cependant l'être beaucoup pendant plus d'une quinzaine de jours. Le 20 janvier, vers minuit, il fit beaucoup d'éclairs, suivis d'orage, de grêle et de grands coups de tonnerre. Le mois de janvier et celui de février ont présenté un spectacle extraordinaire. Dans le cœur de l'hiver nous avons eu des jours de printemps et d'automne (A Toulouse cette dernière saison est communément la plus agréable); l'aspect des promenades est devenu riant, et le public s'y est porté en foule. Voilà le changement le plus remarquable qui se soit opéré dans l'atmosphère, et le plus digne de fixer l'attention du médecin.

Il convient d'observer que malgré la douceur de la température pendant les mois de janvier et février, l'air a presque toujours été humide comme auparavant. Depuis

plusieurs années la constitution de l'atmosphère est sensiblement plus humide qu'autrefois, et le cours des saisons plus ou moins dérangé, sans que d'ailleurs aucune épidémie ait affligé la ville de Toulouse. Les vents qui soufflent des différens points du sud et de l'ouest y sont extrêmement fréquens depuis environ cinquante ans.

Pour voir quelle a été l'influence de cette étrange température sur l'épidémie régnante, examinons les principaux symptômes que les malades ont présenté avant, pendant et après cette époque. Ce sont, 1.° les apparences de gastricité ; 2.° la prostration des forces ; 3.° l'affection catarrhale du poumon ; 4.° le délire ; 5.° les vomissemens et le cours de ventre ; 6.° les hémorragies nasales et la céphalalgie ; 7.° les douleurs aux membres inférieurs ; 8.° l'aridité et la rudesse de la peau ; 9.° les pétéchies.

De tous ces symptômes qui ont constamment accompagné la maladie, le troisième et le septième seuls sont devenus à la fois plus communs et plus violens, à mesure que les chaleurs se sont dissipées et que l'automne et l'hiver ont augmenté le froid et l'humidité.

Dans telle ou telle période de leurs cours, ces fièvres ont été, même pendant les chaleurs, accompagnées de toux, d'abord avec sécheresse, et ensuite expectoration de matières épaisses, grisâtres ou jaunâtres. Dans la convalescence l'expectoration était fort abondante, sur-tout chez ceux dont le

cours de ventre avait miné les forces; mais l'arrivée du froid et d'une humidité plus considérable a rendu l'affection catharrale pulmonaire plus intense et plus générale. Dans bien des cas cette maladie débutait par les symptômes d'un catare ordinaire: deux fois je m'y suis trompé. Les points de côté sont devenus fréquens ; mais il m'a paru que le poumon s'affectait en janvier et les premiers jours de février à peu près comme dans les temps froids. A cette époque le bruit que faisaient les malades en toussant couvrait ma voix et celle des personnes qui suivaient ma visite. La douceur de la température à fait disparaître la violence des douleurs dont un grand nombre de malades souffraient dans les membres : quelques-uns en éprouvaient de féroces. Certaines de ces fièvres dans leur origine simulaient le rhumatisme.

Les douleurs de gorge et l'esquinancie dans les fièvres contagieuses ne sont pas moins communes depuis le mois de janvier; mais du moins elles ne sont pas si violentes.

Le colera-morbus, que la dyssenterie suscitait, s'est enfin dissipé avec cette dernière maladie vers le commencement de l'hiver. Je l'attaquais toujours avec succès par les potions antispasmodiques et les sinapismes : ce symptôme, qui paraissait fort alarmant, cédait bientôt à ces remèdes.

Pendant les mois de septembre, octobre et novembre 1808, la plus grande partie des malades avaient la fièvre depuis plus ou moins long-temps lorsqu'ils arrivaient,

en sorte que je ne puis décider si les hémorragies nasales se manifestaient dans le commencement de la maladie aussi communément qu'elles le font dans la division des fiévreux galeux, qui m'est confiée depuis le mois de décembre. La plupart des sujets que je traitais à cette époque, dans le début de la fièvre, étaient déjà affaiblis; et quant aux autres, les fatigues d'un long voyage et les mauvaises nourritures qu'ils avaient prises en route devaient nécessairement changer plus ou moins le cours naturel de la maladie, et faire varier ses symptômes. C'est en partie à ces circonstances, qu'il faut attribuer la différence que j'ai observée entre l'état de la langue et du pouls de beaucoup de malades à cette époque, et celui qui a lieu depuis que je suis attaché au service des galeux fiévreux.

Depuis le commencement de janvier les parotides ont été fort rares.

Les circonstances dont je viens de parler ont probablement influé sur l'état de la peau, qui, dans les derniers mois de l'an 1808, était plus communément sèche, sale et terreuse chez les sujets affaiblis et épuisés par le cours de ventre, qu'elle ne l'a été dans la suite.

Comme bien des sujets attaqués de la fièvre régnante entrent en convalescence, sans que la peau devienne humide, et sans qu'il se manifeste aucune sueur, il me paraît douteux que la douceur de la température dont nous jouissons depuis le nouvel an, ait rendu plus fréquente la solution de ces

maladies par la voie cutanée. La sécheresse et la rudesse de la peau continuent d'être des symptômes caractéristiques des fièvres adynamiques. Mais les sujets que les rechutes et la diarrhée, qui les accompagne, font périr, n'ont pas la peau sale et terreuse, comme ceux qui en l'an 1808, même pendant les chaleurs, étaient dans le même cas. Cette différence me paraît venir des circonstances malheureuses au milieu desquelles ces derniers se trouvaient lors de leur évacuation d'un hôpital dans un autre. Leur corps, en proie à de fortes maladies, avait été violenté par les fatigues, les nourritures indigestes et autres causes semblables.

Si parmi les malades que je traitais d'après des méthodes connues, la mortalité avait été sensiblement moins considérable depuis le commencement de 1809, je dirais que la fièvre régnante a perdu de sa violence, sur-tout pendant le mois de mars, où plusieurs sujets présentaient à peine les symptômes appelés putrides et nerveux, quoique l'invasion subite de la fièvre, la céphalalgie susorbitaire, l'épistaxis, la sécheresse et la rudesse de la peau ne laissassent aucun doute sur l'identité de leur maladie avec celle qui règne. Depuis cette époque, je n'ai pas observé un seul cas de gangrène, et depuis le mois de février les convulsions et l'état tétanique, que cette fièvre suscitait quelquefois, ont cessé de se montrer. Mais M.r *Delarade*, mon collègue, a vu plusieurs cas de gangrène au nez,

et les parotides n'ont pas été rares dans sa division (*).

La douceur de la température pendant les mois de janvier et février n'a exercé aucune influence épidémique sur les habitans de Toulouse. Malgré le dérangement des saisons qui a lieu, et la constitution humide qui règne depuis plusieurs années, il est constant qu'on y voit peu de malades. A l'exception de la grippe, dont j'ai présenté une description à la société médicale d'émulation de Paris, et de l'ophtalmie, maladies légères, produites par un contagium, les affections catarrhales sont les seules qui ayent de temps en temps attaqué beaucoup d'individus. *Elles suivaient de près les variations brusques de la température atmosphérique.* Ces maladies ont été presque généralement bénignes.

J'attribue à des miasmes l'ophtalmie qui a régné pendant les mois de février, mars et avril de l'année 1808; mais je ne déciderai point s'ils étaient transportés par l'air ou communiqués par le contact : peut-être la seule approche suffit, et qu'on pourrait expliquer la propagation de cette maladie par ces deux vers d'Ovide :

Dùm spectant lœsos oculi lœduntur et ipsi,
Multaque corporibus transitione nocent.
(Remed. amor.)

Diemerbroeck assure qu'Aristote, Galien,

(*) Pendant le mois d'avril ces fièvres ont paru bien moins fréquemment, et avec moins de violence. Le mois de mai les a vu disparaître entièrement.

Alexandre de Tralles et autres, croyaient aussi que cette maladie est contagieuse (Vid. *chap.* 13, *liv.* 3).

L'ophtalmie dont parle Amat. Lusit. appartenait probablement à la même cause : *vigente divite autumno satis temperato* 1560, *magna pars populi ophtalmiâ, lippitudine dicta, oppressa fuit, pro quâ curandâ rarò medici accersebantur, etiam si difficile esset; ita enim hominibus communis jàm et familiaris morbus hic paucis curatur abigiturve; perduravit autem lues hæc unum vel alterum mensem.*

A Plimouth l'ophtalmie se montra fréquemment pendant les mois de mars, mai et novembre 1738, et en avril, mai, octobre et décembre 1739 (*Huxham, de aere et morbis epid.*).

L'ophtalmie qui parut à Vienne pendant le mois de mai 1776, et que Stoll attribue à une humeur rhumatique, qui, à son avis, engendrait en même temps d'autres maladies (*eadem materies rheumatica palpebras partesque oculis proximas, ipsumque oculum obsidens, ophtalmiam serosam aliquoties fecit*), était probablement étrangère à un contagium; et je crois qu'on en peut dire autant de celles qui ne sont pas très-répandues.

Comment supposer que des constitutions atmosphériques différentes puissent, comme on vient de le voir, produire l'ophtalmie, et que d'ailleurs une cause semblable, qui agit sur toute l'économie, respecte moins les yeux que les autres organes; qu'elle

borne principalement son influence à affecter ceux de la vue et les paupières, et qu'enfin elle nuise en même temps à un très-grand nombre d'individus d'une constitution différente et même opposée? Le temps nous apprendra si la classe des maladies contagieuses n'est pas plus nombreuse qu'on ne le pense.

L'ophtalmie épidémique de Toulouse a été bénigne et extrêmement répandue. Elle avait une prédilection particulière pour les hommes faits et les vieillards. Je l'ai observée rarement chez les sujets au-dessous de vingt-cinq ans. Dans les écoles et dans le séminaire, dont je suis le médecin, elle a été peu sensible. Elle n'a point épargné les prisons ni les hôpitaux; elle a pareillement visité les différentes contrées de la France et de l'Europe, autre circonstance qui concourt à montrer qu'elle est étrangère aux constitutions atmosphériques.

L'observation que j'ai faite précédemment, pag. 34 et 38, est loin d'appuyer les principes accrédités au sujet des causes épidémiques et de l'influence des constitutions médicales de l'air, et qui nous menacent de ces fléaux dont Hippocrate a le premier fait la description. Elle confirme ce que j'ai avancé dans un mémoire dont la société médicale d'émulation de Paris a ordonné l'impression, savoir que les constitutions atmosphériques exercent une influence plus bornée qu'on n'a voulu le faire croire; qu'elles n'engendrent point d'épidémie grave, à moins que d'autres causes puissantes ne se joignent à elles; que c'est plutôt l'état actuel de l'air que

celui d'une ancienne date qui occasione et modifie les maladies ; qu'elles influent communément plus sur la forme que sur le fond de ces dernières, et qu'on a souvent pris pour épidémiques des maladies contagieuses.

Hippocrate est tombé le premier dans cette erreur. Il n'est pas douteux, par exemple, que l'affection pestilentielle qu'il décrit dans le 3.e livre des épidémies, ne soit la même que cette fièvre contagieuse qui ravagea Athènes et toute la Grèce pendant la guerre du Péloponnèse, et dont Thucydide (*lib.* 2) a fait la description, si heureusement imitée par Lucrèce (*lib.* 6), et Ovide (*Metam., lib.* 7, *cap.* 14); et il est à remarquer que l'historien et les poétes en apprennent bien mieux la cause que le père de la médecine (*). Au reste, elle ne différait de celle dont je présente le tableau que par un plus haut degré de violence. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à faire la comparaison de ces passages. Elle ne peut qu'exciter et satisfaire tout ensemble la curiosité du lecteur.

L'historien grec et les poétes, ses imitateurs, attribuent cette maladie à un miasme

---

(*) Quoique dans plusieurs essais je me sois attaché à relever quelques erreurs qu'on trouve dans les propres écrits d'Hippocrate, je n'en suis pas moins sincèrement l'admirateur de son génie vaste et profond.

Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis quas aut incuria fudit,
Aut humana parùm cavit natura.
(Horat., de art. poet.)

venu de l'Ethiopie, et leurs tableaux ne permettent pas de douter qu'elle fût contagieuse. Quelle lumière ne trouve-t-on point à ce sujet, par exemple, dans ce seul passage d'Ovide ?

Nec moderator adest, inque ipsos sœva medentes
Erumpit clades, obsuntque auctoribus artes.
Quo propior quisque est, servitque fidelius ægro,
In partem leti citius venit.

(Metam., lib. 7, cap. 14.)

Un des grands caractères des maladies contagieuses, est d'attaquer indistinctement les sujets robustes et les faibles, et de n'épargner aucun tempérament.

En voyant les maladies les plus féroces exercer librement leurs ravages dans les saisons les plus régulières et les plus riantes, sans pouvoir en accuser celles qui les ont précédées, on reconnut, dit Sarcone (*istor. ragion. dei mali osserv. in Nap.*, § 10), le grand vide que présente la doctrine des constitutions. Au § 284, l'historien de l'épidémie de Naples fait cette remarque judicieuse. « Comment attribuer, dit-il, à l'irrégularité » des saisons et à l'influence des vents méri- » dionaux qui ont soufflé après ceux du nord, » l'épidémie qui a ravagé cette ville, lors- » qu'on sait que Naples est constamment sous » l'empire alternatif de ces vents, et qu'on » a souvent observé à peu près la même irré- » gularité des saisons et le souffle successif » des mêmes vents, quoique la funeste épi- » démie qui a fait de si cruels ravages ne » se soit jamais montrée qu'en 1764 ».

Zimmerman, qui, dans son traité de la

dyssenterie, page 32, paraît douter de l'influenee qu'on attribue aux températures de l'air sur les épidémies, dit dans son beau traité de l'expérience (*tom.* 2, *pag.* 326), qu'il a souvent vérifié l'utilité de la sentence de Baeon, qu'il faut ehercher les causes d'une épidémie, moins dans l'état présent de l'air que dans eelui qui l'a précédé. Delaporte et Vieq-d'Azir soutiennent le même sentiment (Vid. *réflex. sur les malad. épid.*, *mém. de la société royale*). Raymond (Vid. *son mém. couronné par la société royale*), Grimaud (*cours des fièvres*); Tourtelle (*médecine pratique*), Brousonnet (*traité de semeïotique*, etc., ete.), pensent de même. Je suis loin de partager cette opinion.

Les agens nuisibles produisant toujours leur effet plus ou moins promptement, selon la durée et l'intensité de leur influence, et la capacité de l'organisme à leur résister, on ne saurait eroire que le corps humain ne doive être attaqué de maladie qu'un ou deux ans après avoir éprouvé l'aetion nuisible des constitutions atmosphériques. La raison se refuse à supposer que le eours des saisons et le souffle des vents ayant été interverti, et les pluies ayant été extrêmement abondantes, par exemple pendant l'année 1803, l'action nuisible qu'un pareil désordre peut exercer sur l'organisne ne doive se manifester qu'en 1804 ou en 1805. A mon avis, il faut aimer le merveilleux pour adopter une pareille opinion.

Comment supposer qu'une constitution

capable de déterminer une épidémie reste si long-temps sans exercer l'influence qu'on lui attribue, au moins sur les sujets faibles, et dont l'état est analogue à celui qu'elle doit produire? Ceux d'un tempérament vigoureux, qui sont les plus capables de lui résister, devraient être à l'abri de ces atteintes, ou ne les éprouver du moins qu'après les premiers. Et qu'on ne dise pas que cette cause est si active et si puissante, que la vigueur du corps ne peut nous garantir de ses effets! Il est évident qu'elle n'est ni l'un ni l'autre, puisque les constitutions ne produisent les épidémies que long-temps après qu'elles ont régné. D'ailleurs, les maladies qu'on leur attribue devraient exercer une violence plus meurtrière sur les tempéramens analogues à leur influence, que sur ceux d'une disposition contraire.

Les faits nombreux dont nous sommes tous les jours les témoins, et que personne ne désavouera, prouvent que l'effet nuisible produit par tel climat, telle saison, tel état de l'air, se dissipe souvent sans le secours du régime et des remèdes pharmaceutiques, et par le simple effet des changemens qui placent l'homme dans un milieu, et, pour ainsi dire, une localité différente. Il suffira donc que cette constitution de l'air change, et qu'elle soit quelque temps remplacée par une différente, pour dissiper ses mauvais effets, qui ne sauraient être fort considérables, puisque la maladie épidémique a tardé si long-temps à se développer.

Supposons encore que la chaleur et la

sécheresse dominent pendant un an ou davantage, et qu'il survienne quelque temps après une épidémie pendant un automne et un hiver extraordinairement humides. Dans ce cas les deux dernières saisons auront sans contredit plus de part à la production et à la nature de l'épidémie, que la constitution chaude et sèche qui les a précédées, et que les auteurs précités regardent comme sa véritable cause. Qui pourrait avancer que lorsque des troupes, après avoir habité plusieurs années un pays froid, passent dans un climat chaud, les maladies auxquelles ce changement les expose sont l'effet de la température froide, tandis que c'est précisément sous l'action du chaud qu'elles se déclarent ? Tout ce qu'on peut attribuer à leur séjour dans les pays froids, c'est de les avoir rendues peu capables de supporter cette espèce de révolution.

L'opinion de Bacon, Zimmerman, Vicq-d'Azir, ou plutôt de l'école d'Hippocrate, que je combats, ne peut trouver son application que relativement aux miasmes qui se forment pendant le règne de certaines constitutions de l'air et l'apparition de certains météores, et qui, pour éclore et se développer complétement, ou pour acquérir de la force et se propager, ont quelquefois besoin d'une certaine disposition de temps et d'une durée plus ou moins longue. Je pense que l'irrégularité et le prolongement des saisons, divers météores, et les changemens considérables qui ont lieu dans l'atmosphère contre le cours ordinaire des choses,

deviennent sur-tout funestes, en développant les germes, en réveillant l'activité, ou en favorisant la propagation des miasmes contagieux. Les grands rassemblemens d'hommes qui ont lieu dans les armées, les prisons, les hôpitaux, les vaisseaux, produisent le même effet. Si tel et tel contagium se montre dans une saison plutôt que dans une autre, c'est que pour agir et pour se répandre facilement, il a besoin d'être secondé par des circonstances particulières que la température et l'état de l'air n'offrent pas toujours. Les insectes ont de ces sortes de prédilections ; il est des saisons et des états particuliers de l'atmosphère qui les multiplient extrêmement. Bien des individus dont nous redoutons le poison dans le genre végétal, comme dans l'animal, ne sont également nuisibles ni en tout temps, ni en tout lieu.

La cause épidémique qu'on a tant cherchée, et qu'on a cru trouver dans l'irrégularité des saisons et dans le souffle extraordinaire de certains vents, est le résultat de plusieurs agens dont les influences aériennes ne constituent qu'une partie. Lorsque ces dernières agissent seules, les maladies, quoique répandues, sont peu graves. C'est surtout en favorisant le développement ou la propagation des miasmes qu'elles sont funestes aux hommes.

En parcourant attentivement les ouvrages d'Hippocrate, Raymond, Caille, Sarcone, Huxham, Malouin, Geoffroy, Cotte, les journaux de médecine de Paris, etc.,

etc., j'ai vu dans combien de circonstances la doctrine des constitutions est d'une fausseté manifeste, et ma propre expérience ne lui est pas plus favorable.

Delaporte et Vicq-d'Azir, comme tant d'autres médecins, se sont abusés, en attribuant au dérangement et à l'intervertissement des saisons les épidémies que les miasmes, la cherté et la rareté des vivres, et l'abondance des mauvaises nourritures, et d'autres calamités, telles que la guerre, font éclore. Ils citent Hippocrate, Tite-Live, Forestus, Sennert, Ramazzini, dont les faits qu'ils rapportent sont pour la plupart contraires ou étrangers à leur opinion. Ces causes ont produit les épidémies meurtrières qui ont désolé l'empire romain, et dans des temps moins reculés, celles qui ont ravagé l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Espagne, etc.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet important, qu'on trouvera traité plus amplement dans l'essai dont j'ai parlé, et qui doit faire partie du septième tome des actes de la société d'émulation de Paris. Il a pour titre : *Examen critique de quelques points du système médical d'Hippocrate, etc.*

CHAPITRE IV.

Depuis le mois de décembre 1808 je suis chargé principalement des galeux fiévreux, et je n'ai à traiter qu'un petit nombre de malades qui n'ont point la gale. Les soldats simplement attaqués de cette der-

nière affection étant en très-grand nombre, je fus obligé de me charger d'une partie d'entr'eux. Les autres furent confiés à M. Delarade, mon collègue, et à M. Daumont, chirurgien-major du troisième régiment d'artillerie. Il fut convenu qu'on enverrait dans ma division des galeux fiévreux tous ceux qui contracteraient les maladies du ressort de la médecine. Or, un grand nombre de galeux gagnaient la fièvre adynamique régnante dans l'hôpital, et passaient dans ma division, où il y a eu habituellement de cent trente à deux cents malades, la plupart en proie à ces fièvres, ou qui venaient d'en réchapper. Toutes ces circonstances m'ont mis à même d'observer constamment le cours des fièvres adynamiques contagieuses, et d'apprécier l'utilité ou l'inconvenance des méthodes curatives ordinairement employées.

Après avoir eu à traiter un très-grand nombre de sujets attaqués depuis plus ou moins long-temps de ces fièvres, et dont les fatigues inséparables de leur transport, les nourritures contraires à leur état, etc., avaient dérangé la marche naturelle de la maladie et violenté le corps, j'ai vu également beaucoup de militaires qui, au milieu d'une santé brillante, contractaient la contagion dans l'hôpital auquel je suis attaché. Il faut remarquer que je n'évacuais jamais aucun de ces malades.

Après avoir lu et médité une bonne partie des meilleurs ouvrages anciens et modernes qui ont paru sur les maladies populaires

laires et l'expérience, je me suis convaincu que les contagieuses ont une marche et une durée à peu près fixes et déterminées, que l'art n'a su jusqu'ici ni abréger, ni dénaturer avec avantage, tandis qu'il est heureux dans celles que les agens nuisibles ordinaires occasionent. Les maladies produites par un contagium ne peuvent cesser tant que leur cause, en circulant dans l'organisme, sème par tout le trouble, le désordre et une faiblesse réelle ou simulée. Or, la médecine n'a aucun moyen, excepté dans les affections vénériennes, de détruire un contagium porté dans le torrent de la circulation. Les fièvres adynamiques et ataxiques contagieuses ont, comme la petite vérole et la rougeole, une marche et une durée à peu près fixes; et ordinairement avec de petits secours, le corps se debarrasse du virus typhoïde, ainsi que du variolique et du morbilleux; mais ces deux derniers sont bien moins meurtriers que le premier (*). Il est heureusement constitué de manière à pouvoir communément en venir à bout : aussi l'honneur de la guérison lui appartient-il en grande partie.

D'après ces considérations et l'opposition qui règne entre les praticiens dans le traitement de ces maladies, je me fis dès le mois

(*) Les sujets qui reviennent à la santé étant à ceux qui périssent de fièvre adynamique contagieuse dans la proportion de 6, 7 ou 8 à 1, je crois pouvoir dire *qu'ordinairement le corps se débarrasse du contagium*. Peut-être parvient-il à le rendre innocent, et à se l'assimiler.

de septembre 1808 un plan de conduite, qui me mit à même de procurer aussi efficacement le bien des malades que me le permettaient mes *lumieres et les circonstances*. L'art ne m'indiquant point de remède capable de détruire le contagium introduit dans le corps, je pensai que mon ministère se bornait à soutenir les forces qui paraissaient sensiblement épuisées chez presque tous les malades, et à combattre les symptômes urgens par les petits moyens que je pouvais mettre en usage. Je fis entrer en considération dans l'ensemble de mon plan, la paresse, l'insoucianee et la mauvaise volonté des infirmiers, etc., etc., afin d'avoir le moins de mécompte possible dans ma pratique; enfin, pour remplir mes devoirs en conscienee, et m'assurer de l'exécution de mes ordonnanees, je surveillai avec tout le zèle et toute l'activité dont je suis capable la conduite des pharmaciens, chirurgiens, infirmiers-majors et ordinaires, etc. Les sentimens dont je suis animé et ma sensibilité naturelle ne m'ont jamais permis de me borner à remplir strictement mes devoirs, et de me livrer après cela à une apathie aussi contraire à l'intérêt des malades qu'aux progrès de la médecine. Si donc cet essai est incomplet, et s'il m'est arrivé de me tromper, je puis du moins assurer qu'il n'y a point de ma faute. Les circonstanees où je me suis trouvé, la multiplicité de mes occupations, et l'insuffisance de mes lumières en sont les seules causes.

Réduit à faire, comme on dit, la médecine symptomatique, voici à peu près la

marche que j'ai suivie, et les moyens que j'ai employés avant de connaître l'utilité du traitement mercuriel.

Les fièvres en question étant accompagnées de prostration des forces, d'irritabilité exaltée ou émoussée, de délire violent, assoupissement, diarrhée, affection vermineuse, esquinancie, météorisme, insomnie opiniâtre, vomissement, pleurésie simulée; j'opposais l'infusion de valériane avec ou sans alcohol, la tisane alcoholisée, le vin, la potion fortifiante, le julep gommeux camphré, le punch, les rubefians à la prostration des forces; la limonade minérale alcoholisée, la potion fortifiante acidulée à l'exaltation de l'irritabilité marquée par chaleur forte, mouvemens convulsifs, yeux brillans, langue rouge, comme gelée, sèche, fuligineuse, peau sèche, rude, tendue, visage coloré; les fortifians, les rubefians encore à l'état de torpeur ou d'irritabilité émoussée, ainsi qu'à l'assoupissement accompagné de pâleur du visage; la potion et le lavement antidyssentériques, les sinapismes sur le ventre et sur la région lombaire à la diarrhée; le julep gommeux camphré, les pilules vermifuges, l'infusion de valériane et rhubarbe, et quelquefois les purgatifs à la complication vermineuse; les gargarismes acidulés, ceux coupés avec l'eau de chaux, et animés avec l'alcohol et le laudanum, et des topiques analogues, ainsi que les sinaspismes appliqués sur le devant du cou, à l'esquinancie; les frictions faites sur le ventre avec la dissolution excitante au

météorisme, symptôme que j'ai rarement observé, et qui n'a jamais été grave (c'est communément la méthode évacuante, et non la fièvre adynamique qui fait naître le météorisme, et qui le rend opiniâtre); enfin, j'ai quelquefois prescrit le laudanum dans le cas d'insomnie longue et obstinée. J'ai rarement employé l'opium comme soporifique avant l'époque de la convalescence, et ne l'ai jamais prescrit à titre de calmant, quoique Senac et autres médecins célèbres le recommandent contre divers symptômes dans les fièvres malignes. *Narcoticorum usus non minùs commendatur tùm ipsorum naturâ, tùm experimentis, tùm variorum symptomatum sævitiâ; dolores quidem rheumatici atrociter sævientes illa statìm postulant remedia; at in doloribus viscerum, ut stomachi et intestinorum, ea præter mittere piaculum sæpè esset; his compesci possunt diarrhœa et vomitus, quibus aliquandò in summum discrimen conjiciuntur ægri.* (De recond. febr. interm., lib. 4, cap. 13). Mais lorsque la diarrhée se prolongeait et devenait abondante, souvent je lui opposais la potion antidyssentérique. Les mauvais effets que plusieurs médecins de Vienne assurent être résultés de l'emploi de l'opium dans les fièvres adynamiques contagieuses, m'a détourné de l'employer plus fréquemment que je n'ai fait. La puissance dérivative des sinapismes et des vésicans m'a paru peu étendue dans la maladie régnante. Peut-être que leur efficacité, sous ce rapport, est principalement réservée aux ma-

ladies produites par les causes ordinaires. Le contagium change les lois de l'organisme, et ne lui permet pas de retirer de certains remèdes les modifications heureuses qu'ils lui impriment dans d'autres circonstances. C'est ainsi que lorsque des frissons et du froid aux extrémités, suivis de chaleur forte et d'une plus grande violence dans les symptômes, faisaient faussement considérer la fièvre régnante comme remittente, on prescrivait le quinquina sans aucune utilité, et que ni ce remède, ni le camphre, ni les autres médicamens réputés antiseptiques, n'étaient pas plus capables d'empêcher le développement de l'état appelé putride, que de le faire disparaître.

Quant aux symptômes de catare, rarement j'y avais beaucoup d'égard dans le traitement interne. Souvent même je continuais l'usage de la limonade minérale alcoholisée, malgré leur apparition. Je n'ai pas vu que les émulsions, la tisane gommeuse et le julep gommeux fussent sensiblement utiles dans ces sortes de cas. Si j'y avais recours, c'est parce que je ne connaissais rien de mieux. J'ai quelquefois tenté de diminuer la violence de la toux et de l'irritation du poumon par l'application d'un sinapisme entre les épaules. Qu'on ne me demande pas quels effets ce remède produisait. Je l'ignore.

L'année dernière, et les deux premiers mois de celle-ci, la fièvre régnante a été quelquefois accompagnée des symptômes de la péripneumonie, et j'ai vu beaucoup

de convalescens et de sujets simplement débiles en proie à des points de côté et à des pleurésies fausses. Dans l'un et l'autre cas, j'ai fait usage des juleps gommeux, avec le kermès minéral et le camphre, des sinapismes appliqués entre les épaules et sur différens points de la poitrine, de la potion fortifiante opiacée avec ou sans éther, des émulsions et des tisanes gommeuses. Dans les fièvres contagieuses pleurétiques, j'ordonnais de quatre à huit grains de kermès, sans que ce remède provoquât le vomissement. Les pharmaciens mettaient-ils toujours cette quantité dans les juleps?

Les péripneumonies adynamiques et ataxiques contagieuses, ou purement asthéniques, qui ont régné épidémiquement à différentes époques, ont fait des ravages affreux, moins peut-être à cause de leur gravité, que des saignées et autres débilitans qu'on leur opposait. Des villes et même des contrées presqu'entières ont été dépeuplées par ce fléau. Les pernicieux effets de la phlébotomie dans ce cas sont attestés par Baillou, Sydenham, Baglivi, Huxham, Sarcone, Clerc, Hildebrandt, Lancisi, etc.; et plusieurs de ces médecins ont employé avec le plus grand succès une méthode excitante analogue à celle que j'ai mis en usage, puisque le quinquina, le camphre, l'opium et les vésicatoires ont été dans ce cas des remèdes héroïques.

Plusieurs sujets, doués d'une constitution vigoureuse, paraissaient être dans un état

hypersténique assez violent, et m'ont laissé quelques jours dans l'incertitude relativement à la nature contagieuse de leur maladie. Je n'osais point leur faire ouvrir la veine. Hippocrate, voulant mettre une borne à la témérité des gens de l'art, observe, dans le 1.er livre des épidémies, que la médecine a deux objets : guérir le mal, et ne rien faire qui nuise.

Peut-être certains de ces malades avaient-ils d'abord une véritable péripneumonie, et ont-ils, peu de jours après, été attaqués de la fièvre contagieuse régnante ; car tous l'ont eue, et même promptement. Un de ces malades avait pris pendant quelques jours les juleps camphrés, antimoniés et opiacés, et je lui avais fait appliquer sur la poitrine plusieurs sinapismes, et même je crois un large vésicatoire, sans aucun succès. Bien plus, son mal avait empiré ; la difficulté de respirer était considérable, et le point de côté violent. L'existence de la fièvre régnante n'était point douteuse. Je lui prescrivis un éméto-cathartique, et ensuite une once de crème de tartre pendant deux jours, et, enfin, un julep gommeux et une tisane gommeuse. La diarrhée survint ; l'état de la poitrine fut moins douloureux. Le malade périt bientôt après. J'étais fort embarrassé dans ces sortes de cas.

Pendant que je travaillais à cet ouvrage, un soldat de la garnison vint à l'hôpital, attaqué d'une péripneumonie, à la suite d'un exercice fatigant. Constitution vigou-

reuse, visage rouge, douleur frontale, hémorragie nasale, respiration gênée, fréquente, douloureuse, toux sèche, point de côté, peau chaude, mais douce et sèche, crachats sanglans, pouls fréquent, développé et d'une mollesse remarquable. Le troisième jour je me déterminai à le faire saigner; l'état de la respiration fut très-amélioré par cette évacuation. Le quatrième jour, éméto-cathartique. Dans la nuit du 4 au 5, transpiration abondante. Ce dernier jour et le sixième les sueurs reviennent, et le malade entre en convalescence. Pour boisson je lui donnai uniquement une émulsion gommense; il prit aussi le julep gommeux. Je craignais d'abord que ce militaire n'eût en même temps la fièvre adynamique régnante; mais dans peu de jours je fus détrompé.

Pendant le règne des affections contagieuses, telles que l'adynamique, on peut avoir à combattre des maladies différentes; mais qu'il est facile de confondre avec celles-là. Si l'histoire des épidémies est souvent embrouillée, et présente des faits contradictoires, et qui nous jettent dans l'étonnement, c'est en partie la faute des médecins, ou plutôt de leur art, qui ne les éclaire pas assez dans ces circonstances. On a dit que le génie épidémique marque de son cachet toutes les maladies qui se manifestent pendant son règne. Je crois, en effet, que la constitution atmosphérique exerce une pareille influence, principalement sur la forme

des maladies. Mais ce sont sur-tout les épidémies contagieuses qui justifient pleinement cette opinion. Elles impriment leur forme et leur propre nature aux maladies produites par les agens ordinaires, observation qui n'a point échappé au profond Thucydide. De là le sage précepte d'avoir le plus grand égard à ces circonstances dans la méthode curative.

Mais lorsque c'est la constitution de l'air qui modifie les maladies, il importe bien plus de ne pas perdre de vue la disposition habituelle du corps, et l'état de vigueur ou de faiblesse où il était avant d'avoir perdu la santé. Or, les médecins n'ont pas fait cette distinction, et n'ayant presque pas eu égard aux circonstances précitées, il en est résulté de graves erreurs dans la pratique. Ceux qui désireraient de plus grands éclaircissemens à ce sujet peuvent consulter un de mes essais, qui a pour titre : *Examen critique de quelques points du système médical d'Hippocrate*, etc., cité pag. 47.

Pendant les mois de septembre, octobre et novembre, la plupart des malades que j'avais à traiter étant plus ou moins sensiblement faibles, et déjà parvenus à un état plus ou moins avancé de la fièvre adynamique, le traitement que j'employais était, à quelques exceptions près, purement fortifiant. Les évacuans des premières voies, que j'ordonnai à quelques-uns, me parurent inutiles ou nuisibles. Souvent ils occasionaient ou agravaient la diarrhée.

Je n'ai prescrit ni la saignée, ni les sangsues, ne pouvant me persuader que des remèdes qui vont si directement à détruire les forces, pussent être salutaires dans des maladies associées plus ou moins promptement avec la faiblesse. Au reste, j'ai traité des malades auxquels on avait tiré du sang par la phlébotomie ou les sangsues. Certains sont morts, la plupart se sont rétablis. Un infirmier, d'une constitution athlétique et à la fleur de l'âge, contracta la fièvre régnante. Il se fit faire deux saignées. Aussitôt il devint pâle, assoupi, et un délire taciturne se manifesta. Un autre médecin fut chargé de le soigner, et j'ai appris qu'il était guéri.

D'après ce qu'on m'a rapporté des autres hôpitaux, la mortalité a été considérable parmi les malades qu'on a saignés.

Depuis que je suis chargé de la division des galeux fiévreux, sujets robustes pour la plupart, au moment où ils étaient infectés du contagium adynamique, j'ai ordinairement commencé la cure par un vomitif; car ces malades continuant encore de manger lorsqu'ils avaient perdu la santé, j'avais quelque raison de débarrasser le ventricule. D'ailleurs, divers médecins assurent que l'émétique, administré de bonne heure dans des pareilles maladies, a quelquefois arrêté leur cours. J'en ai vu moi-même plusieurs exemples. Dans les autres cas il a seulement diminué la céphalalgie, sans paraître influer

sur la marche, la violence et la durée de la fièvre, et sans prévenir, ni diminuer les symptômes gastriques ; souvent même il les a fait naître. J'ai vu bien des fois que les purgatifs provoquaient la diarrhée. Les vomitifs donnés après les cinq ou six premiers jours de la maladie produisaient souvent le même effet.

Dans la division des galeux fiévreux j'ai moins familièrement employé les juleps camphrés et divers autres excitans actifs, que lorsque j'étais attaché aux salles des seuls fiévreux. Ayant à traiter, comme je l'ai déjà dit, un grand nombre de sujets bien musclés et vigoureux au moment où ils étaient infectés, je n'ai pas cru devoir déployer autant que pour les autres l'appareil fortifiant. D'ailleurs, il m'a paru que l'usage du camphre et des autres excitans actifs produisait des mauvais effets. Bien des malades à qui je prescrivais ces remèdes sont morts. Le camphre sur-tout causait une sensation d'ardeur dans l'estomac, et même le vomissement.

Persuadé que ce remède alimentait l'érethisme et l'excessive irritabilité, et que sa force et sa manière d'agir n'étaient point en rapport avec les besoins du corps, je finis par l'employer rarement, et seulement lorsque la prostration des forces et les symptômes d'adynamie et d'ataxie étaient menaçans. Cependant un chirurgien-major de mes collègues se louait beaucoup de ce remède.

Lorsque la faiblesse est accompagnée d'une

exaltation dans la sensibilité, sur-tout de l'estomac, les médicamens excitans actifs, tels que le camphre, produisent souvent de mauvais effets, sans relever les forces; car, pour fortifier, comme pour nourrir le corps, il faut des remèdes et des nourritures assorties à ses dispositions et à sa manière d'être.

Aussi le succès du traitement corroborant que j'opposais à la fièvre adynamique, a-t-il été loin de répondre à mon attente; car, en dépit des remèdes toniques, la violence du mal, le trouble et le désordre du système croissaient toujours jusqu'à un certain période, et la prostration des forces se manifestait et résistait opiniâtrément à tout. Enfin, à une certaine époque elle diminuait indifféremment chez les malades traités par les fortifians, comme chez ceux qui ne prenaient que de la tisane alcoholisée, ou de la limonade minérale et une petite quantité de vin.

Les antiseptiques n'ont pas mieux réussi contre les symptômes appelés putrides. S'ils ont disparu enfin à une certaine époque, çà été toujours indépendamment des procédés de l'art dont je viens de parler, et, pour ainsi dire, selon le caprice de la maladie.

De là il résulte une espèce d'aphorisme, savoir, que lorsque le contagium est répandu dans le corps, il faut nécessairement que ce dernier subisse une série de changemens à peu près fixe, réglée et invariable, et qu'il passe par tous les phénomènes intermédiaires, depuis le premier jusqu'au

dernier ; car pour arrêter ou diminuer ses effets, il faut autre chose que les remèdes généralement mis en usage. Il n'y a que l'état de l'organisme, au moment de l'invasion de la maladie, qui puisse quelque chose sur le cours naturel, ou plutôt sur la violence de la maladie. De dire en quoi consiste cette influence organique, c'est ce qu'il ne serait pas aisé de déterminer.

Je pense donc, avec la plupart des médecins, que la cure des fièvres adynamiques et ataxiques doit être confiée aux toniques, et que les débilitans ne peuvent qu'être nuisibles; mais cela ne doit s'entendre que des cas où ces affections sont l'effet des agens affaiblissans ordinaires. Alors seulement elles peuvent être regardées comme appartenant à la classe des asthénies ; car lorsqu'elles proviennent d'un contagium, la faiblesse n'est souvent que simulée, et il s'en faut bien que cette règle puisse être rigoureusement suivie. En voici une preuve entre un grand nombre que je pourrais rapporter.

Un soldat d'une constitution qui annonçait de la vigueur me fut confié au huitième jour de la fièvre, après avoir été saigné, et plusieurs fois évacué par haut et par bas. Je ne lui prescrivis que la tisane alcoholisée, et vers le déclin de la fièvre une livre de lait par jour. Il entra paisiblement en convalescence dans le cours du troisième septénaire.

J'ai fait le plus grand usage, sur-tout depuis le mois de janvier, des boissons acidulées avec l'eau de Rabel, tant célébrées,

sur-tout depuis les travaux d'Huxham. L'autorité de Haller, Selle, Quarin et Pierre Frank n'a pas peu contribué à me faire employer ces remèdes, très-vantés pour calmer l'éréthisme, et mettre un frein à l'exaltation de l'irritabilité vasculaire. Beaucoup de malades se sont plaints que la limonade minérale alcoholisée leur causait des coliques; ce qui venait peut-être de ce qu'ils en buvaient trop à la fois. J'ai prescrit familièrement aussi la potion fortifiante acidulée avec l'acide vitriolique. Bien des malades sont guéris sans avoir pris d'autres remèdes que ces deux derniers, et de huit à douze onces de vin vers le déclin de la fièvre.

Quelques-uns n'ont fait usage que de la limonade minérale alcoholisée et de la quantité de vin précitée, lorsque la prostration des forces, vraie ou simulée, se manifestait.

Ayant vu qu'un grand nombre de malades guérissaient en usant de quelques évacuans, ou de la limonade minérale alcoholisée et des potions fortifiantes acidulées; d'autres, des juleps gommeux camphrés, ou associés avec quatre, six ou huit grains de kermès, ou de la tisane alcoholisée et des potions fortifiantes animées par la teinture de castor; d'autres, enfin, du vin, du punch et du camphre; que le traitement alexipharmaque, même le quinquina et le musc (*), auxquels il semblait si naturel d'avoir la plus grande confiance, n'empê-

(*) Je l'ai prescrit trois fois à des officiers de santé que je traitais en ville.

chaient point la maladie de poursuivre sa marche, d'arriver au plus haut degré de violence, de prolonger sa durée, et de causer la mort, je ne pus m'imaginer que toutes ces méthodes fussent également propres à procurer la guérison, et je résolus de recourir à quelque autre moyen auquel je pusse la rapporter avec plus de fondement.

Considérant que tout récemment, dans les fièvres adynamiques qui ont régné à Gênes, à Nice et à la grande armée, les médecins étaient fort divisés d'opinion au sujet de la meilleure méthode curative; que les uns vantaient les fortifians, et les autres les délayans, les acides, les évacuans des premières voies; et qu'enfin, bien des malades attaqués de la fièvre régnante étaient guéris, les uns sans avoir usé de remèdes, et d'autres, quoiqu'on leur eût tiré du sang, ect., etc., je me confirmai dans l'idée que j'ai exposée sur les maladies produites par un contagium, et je ne doutai point qu'un grand nombre de militaires ne se fussent rétablis, moins à la faveur, qu'en dépit des soins de leur médecin.

L'indication était évidemment de détruire le contagium introduit dans le corps, et aucun de ces moyens n'avait une pareille vertu. La relation médicale de l'expédition anglaise en Egypte, par Mac-Gregor, m'avait appris que le mercure avait été, récemment encore, employé contre la peste. Palloni avait opposé le même moyen à la fièvre jaune. Le mercure détruit le virus vénérien; administré de bonne heure ne pourrait-il pas neutra-

liser ou affaiblir le contagium adynamique? Telle fut l'induction qui me porta à prescrire le mercure doux à dix malades. Mon essai fut des plus heureux. Ils furent tous guéris à la fin du second, ou dans le cours du troisième septénaire.

Depuis le commencement de l'année, soixante-dix malades ont été soumis au même traitement. Vers la fin de février, sur quarante-deux un seul était mort; et il faut observer qu'il était gravement affecté lorsqu'il passa dans ma division. Je ne sais quels remèdes on lui avait administrés. Depuis cette époque j'en ai perdu deux autres, dont l'un était au sixième jour de la fièvre lorsque je commençai à le soigner, et dont le second périt deux jours après que j'eus repris mes fonctions, qu'une indisposition m'obligea d'interrompre pendant neuf jours. M.r Delarade, mon collègue, qui me remplaça, eut la bonté de continuer, selon ma nouvelle méthode, le traitement des fiévreux dont j'avais entrepris la guérison. Je puis attester que sur quatre-vingts malades, trois seulement sont morts; et je dois ajouter que deux d'entr'eux étant déjà avancés dans le cours de la maladie, le mercure ne put être administré assez tôt pour détruire ou affaiblir le contagium. Quant au troisième cas, je n'ai aucune idée de l'état du sujet pendant les jours qui s'étaient écoulés avant l'administration du mercure.

D'après ce qui précède, il est constant que soixante-dix-sept malades attaqués de la

la fièvre adynamique ayant été mis à l'usage du mercure doux avant le sixième jour de leur maladie, aucun n'est mort; je dois même ajouter que plusieurs d'entr'eux étaient au sixième ou septième jour. L'utilité de la méthode que j'ai employée, et que je vais décrire, est donc hors de doute.

L'ignorance d'un grand nombre de malades sur l'époque de l'invasion, me faisait présumer que leur fièvre était avancée au moment où ils se présentaient; car ordinairement elle se déclare presque tout à coup. En général les symptômes que j'observais indiquaient à peu près la période où ils étaient parvenus. Lorsque j'étais dans l'incertitude à ce sujet, ou que la fièvre existait depuis plus de six jours, je m'abstenais d'ordonner le mercure. Si dans certains cas que je rapporte, je me suis un peu écarté de cette règle, c'était pour découvrir jusqu'à quelle époque ce remède pourrait être utile. L'invasion subite de la maladie, le type continu de la fièvre, les douleurs fortes au front, les hémorragies nasales et la soif ardente étaient, dans les deuxième, troisième, quatrième ou cinquième premiers jours, les principaux symptômes auxquels je reconnaissais l'existence de la fièvre adynamique contagieuse. Ordinairement vers les derniers jours du premier septénaire, l'état de la peau, du visage et de la langue la mettait encore plus en évidence.

Je tenais extrêmement à prescrire de bonne heure le mercure doux, afin de devancer, le plus qu'il serait possible les progrès, et,

pour ainsi dire, la multiplication du contagium. Dans le petit nombre de cas où j'ai pu le donner dès le second jour de la fièvre, il a produit les bons effets les plus marqués. Les malades sont entrés en convalescence dans le commencement du second septénaire, et sans avoir passé par un état violent.

Dès ma première visite je prescris communément un vomitif composé de vingt grains d'ipécacuana et un grain de tartre stibié à prendre sur-le-champ ; et aussitôt après l'opération de ce remède, ainsi que le soir, une pilule composée de six grains de mercure doux. Pendant long-temps j'ai ordonné cette quantité de mercure matin et soir, et seulement six grains lorsque la diarrhée survenait. Au reste, je crois que les malades ont souvent reçu moins de douze grains de ce remède, car en général cette quantité provoque la diarrhée. Dans une épreuve que je fis, sans en prévenir les pharmaciens, chaque pilule ne contenait pas plus de trois grains de mercure. Dans le mois de mars j'en fis préparer exactement de cette quantité : j'en donnais une matin et soir, ou tout au plus trois par jour. On verra dans les observations que je rapporte les détails qu'on peut désirer à ce sujet.

Pour être assuré que les malades prenaient les pilules mercurielles, il ne fallait ni se reposer sur eux-mêmes, ni sur les infirmiers, qui ne s'intéressent guère à leur guérison. Tantôt j'ai chargé les pharmaciens de les leur *faire prendre*, et tantôt j'ai donné cette commission à leurs camarades convalescens

ou rétablis, que j'avais soin de récompenser de leurs bons offices. Enfin, le soir, en faisant ma visite, je ne manquais pas de m'informer avec les malades si mes intentions avaient été suivies, et souvent j'ai moi-même donné la seconde pilule. Celui qui ne prend point ces précautions ou d'autres semblables, et qui néglige d'éclairer constamment de ses regards les détails du service qui lui est confié, est nécessairement trompé; et lorsqu'il met au jour ce qu'il croit être le résultat de ses observations, il égare au lieu d'instruire.

Le plus souvent je prescris la limonade minérale alcoholisée pour boisson. Dans les autres cas j'ordonne la tisane alcoholisée ou une émulsion, soit pour contenter le goût des malades, soit pour m'assurer davantage de l'utilité de l'oxide mercuriel.

Si le malade penche vers la faiblesse, ou qu'il me demande du vin, je lui en accorde jusqu'à douze onces. Dès que j'ai commencé à donner le mercure doux, j'en continue l'usage jusqu'à ce que la fièvre adynamique soit vaincue. Mais si les selles deviennent fréquentes, je ne donne que six ou même trois grains de ce remède dans l'espace de vingt-quatre heures. Lorsque, malgré cette diminution, la diarrhée persiste et est abondante, je prescris la potion antidyssentérique.

Pendant le mois de mars j'ai traité par le mercure doux, dans la division de mon collègue, et sous ses yeux, deux soldats réfractaires qui avaient contracté la fièvre adynamique contagieuse dans les prisons

militaires de Toulouse, où elle régnait, et trois autres, qui, en entrant dans l'hospice, furent placés dans la salle des consignés, que je dirigeais à cette époque. M. Delarade fut témoin de la guérison de tous les cinq, et de six autres encore dont il prit soin pendant mon indisposition. Depuis ce temps deux autres militaires venus des prisons ont pris également le mercure, et sont guéris. Un des trois consignés dont je viens de parler avait le visage et la peau rouges, et la céphalalgie susorbitaire était forte. Mon collègue était d'avis de lui appliquer des sangsues à la tête. Mais je lui donnai l'assurance que ces symptômes se dissiperaient comme tous les autres, et que le malade se rétablirait sans employer autre chose que le mercure doux et la limonade minérale alcoholisée. Mon pronostic se vérifia parfaitement.

Le mercure doux, administré de bonne heure, peut donc diminuer sensiblement la violence de la fièvre adynamique, prévenir les graves symptômes, et hâter le rétablissement des malades. Tous entrent en convalescence vers la fin du second, et, au plus tard, au commencement du troisième septénaire. Je n'ai point vu qu'il excitât la salivation ; mais je crois devoir lui imputer des aphtes, un engorgement aux joues et aux gencives, accompagnés d'haleine fétide, que j'ai remarqués dans plusieurs malades.

Je n'ai point observé que le mercure doux, employé de cette manière, occasionât une diarrhée obstinée et sensiblement dépréda-

trice des forces, ni, enfin, qu'il produisît dans les humeurs des changemens que certains systèmes de médecine feraient supposer. M. l'inspecteur Massot, médecin recommandable par ses lumières, son habileté et son expérience, auquel j'eus l'honneur de faire voir mes malades, ainsi que mes convalescens, reconnut que ces derniers avaient un bon aspect. Bien plus, le bien être de beaucoup d'entr'eux rendrait douteuse la gravité de leur maladie, si l'on n'en avait été témoin.

Il importe d'observer que bien des malades traités par la limonade minérale alcoholisée et la potion fortifiante acidulée, et auxquels, enfin, j'ai ordonné exactement les mêmes remèdes (excepté le mercure) qu'à ceux dont je rapporte l'histoire, sont morts. J'ajouterai à tout cela, que plusieurs malades traités avec le mercure n'ont reçu ni le vomitif, ni la limonade minérale alcoholisée. Je suis donc fondé à regarder les guérisons nombreuses que j'ai obtenues comme l'effet de ce remède.

La convalescence est presque toujours accompagnée d'une faim pressante, quelle que soit d'ailleurs la méthode curative que je mets en usage. Je n'ai du moins aperçu à cet égard aucune différence sensible. D'après les nombreux succès que j'avais obtenus de ma méthode, les symptômes alarmans ne m'inspiraient aucune crainte pour mes malades. Mais la convalescence était tout autrement féconde en dangers pour eux et en désagrémens pour moi.

Les uns et les autres venaient de cette faim extraordinaire dont j'ai déjà parlé. Or, comment persuader à des jeunes gens livrés en quelque sorte à eux-mêmes, naturellement éloignés de la prudence, et emportés vers le plaisir, même aux dépens de leur santé; comment leur persuader, dis-je, de manger très-peu pendant sept ou huit jours, et de n'augmenter qu'insensiblement la quantité de leur nourriture? Je n'en ai vu qu'un petit nombre qui montrassent de la docilité et de la modération: C'était bien le cas de dire, ventre affamé n'a point d'oreilles. Les plus funestes exemples qu'ils avaient journellement sous les yeux n'étaient point capables de mettre un frein à leur intempérance. De là un grand nombre de convalescens essuyaient jusqu'à deux, et même trois rechutes, qui les conduisaient pour la plupart aux portes du tombeau, et auxquelles beaucoup ont succombé. *Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver, et qu'ils ménagent moins que leur propre vie* (Labruyère, caractère de l'homme).

Dans l'intérieur de l'hôpital il y avait un marché toujours subsistant, et dont les infirmiers, les militaires sortans, et autres personnes étaient les pourvoyeurs. On y vendait du pain, du vin, du bœuf bouilli, des saucissons, du porc, du fromage, des oignons, de mauvais fruits, etc.: il a été impossible d'empêcher un pareil désordre, qui a coûté la vie peut-être à la moitié des malades que nous avons à regretter.

Mais outre que les convalescens retom-

baient malades par les nourritures qu'ils se procuraient avec de l'argent, quelquefois aussi ils se trouvaient mal de celles que je leur prescrivais. Communément elles étaient froides lorsqu'on les leur distribuait. D'ailleurs, des œufs durcis et des côtelettes grasses ou coriaces, et rarement cuites à propos, ne pouvaient manquer d'être plus ou moins nuisibles à certains malades dont l'estomac était encore faible, sensible et délicat.

Parmi les causes de rechute, il faut encore compter la trop grande quantité de tisane commune que les malades buvaient. Souvent j'ai été témoin de ses mauvais effets dans ce cas, ainsi que dans la fièvre primitive. Elle jetait l'estomac et son tube inférieur dans le trouble et la faiblesse, et faisait naître les symptômes gastriques, la diarrhée, et même le vomissement et la colique.

Dans l'extrême surprise qu'un nommé Toumerman, celui de tous les malades que j'ai traités dont la convalescence a été la plus longue et la plus difficile, n'eut cependant éprouvé aucune rechute, je désirai savoir à quoi il pouvait être redevable de cet avantage. J'appris qu'il était absolument sans argent, et je ne doutai point qu'il ne dût son salut à cette pénurie.

Telles sont les causes des nombreuses rechutes dont j'ai été le triste témoin. Elles rappelaient en moins de vingt-quatre, trente-six ou quarante-huit heures la violence de la fièvre adynamique et tout l'appareil symptomatique de la fameuse putridité. En géné-

ral dans la rechute, la maladie avait une marche extrêmement rapide, et passait promptement à son plus haut degré de violence ; le pouls était plus fréquent, quelquefois il était petit et presque filiforme, souvent aussi on le trouvait grand, vite, décidé, très-mol, presque vide, et comme ondoyant. J'ai déjà parlé de ce caractère particulier du pouls, et j'ai observé que depuis le commencement de cette année, je ne l'ai rencontré que très-rarement. Au moment où j'écris, un Danois qui est dans ma salle des fiévreux en a offert pendant plusieurs jours un nouvel exemple.

En général la convalescence était courte et facile chez tous les malades qui prenaient des nourritures proportionnées à l'état de leurs forces digestives. La vigueur du corps faisait continuellement des progrès. Sur sept malades que j'ai traités en ville, un seul a été en rechute, et c'est encore pour avoir mangé avant que l'estomac fût capable de digérer. On n'est pas étonné, sans doute, qu'un tel abus soit plus rare dans les familles que dans un hôpital militaire.

Si je me suis bien expliqué, la rechute était étrangère à la manière dont j'avais attaqué la fièvre adynamique contagieuse. Je ne dis pas qu'en abusant beaucoup des débilitans, tels que la saignée et les purgatifs, on ne peut la rendre plus commune et plus dangereuse ; mais n'ayant jamais donné dans ces excès, et ne pouvant entretenir le lecteur que des choses dont j'ai particulièrement connaissance, je ne puis rien

dire de plus positif. M. Delarade, mon collègue, a observé comme moi sa fréquence et ses funestes suites; et il s'est également convaincu que l'intempérance dans le manger en est cause. Chez quelques sujets la rechute provenait du froid. Souvent dans la rechute, sur-tout si c'est la seconde ou la troisième, on ne trouve que peu ou point de ces symptômes qu'on croit annoncer la putridité. La diarrhée à laquelle ils sont constamment en proie, épuise plus ou moins promptement le corps déjà affaibli par la fièvre précédente. Différens organes qui avaient supporté le principal choc morbifique pendant la première maladie s'affectent d'une manière grave. Ils subissent des altérations dans leur tissu, des inflammations, des abcès. La poitrine s'engorge, la sérosité s'y accumule, ainsi que dans le tissu cellulaire souscutané. Beaucoup de ces malades succombent.

La première rechute se dissipe en moins de quatre, cinq ou six jours dans bien des cas. J'estime que la moitié des malades sont guéris dans le courant d'une semaine. Plus la rechute se prolonge, plus aussi les affections locales et la mort sont à craindre. J'ai vu très-souvent les mêmes malades essuyer jusqu'à deux ou trois rechutes. Il n'est pas commun que les dents s'encroûtent et que la langue devienne fuligineuse après la première.

J'ai constamment regardé ces rechutes comme étrangères au contagium, et, par conséquent, comme étant d'une nature diffé-

rente de la première maladie. Persuadé qu'elles dépendent de la faiblesse du corps, agravée par l'intempérance dans le manger, et par le désordre où cette cause jette le ventricule, je leur oppose la tisane alcoholisée, l'infusion de valériane ou de sauge et rhubarbe, le vin, la potion fortifiante et fébrifuge, le punch. Il est rare que j'aye recours aux vomitifs. Ainsi j'ai guéri un grand nombre de rechutes sans le secours d'aucun évacuant. Leur emploi aurait-il accéléré le succès de mon traitement? Mon attention n'a pas été assez dirigée sur cet objet, pour que je puisse résoudre cette question.

Chez deux malades le mauvais état du foie a déterminé l'hydropisie ascite, l'anasarque et l'hydrotorax. Un autre, en apparence guéri d'une rechute, a été attaqué par l'hépatitis, que j'ai combattu avec les frictions mercurielles, employées avec tant de succès dans l'Inde contre cette inflammation, et avec les boissons composées d'acide nitrique. Je désespère de sauver ce malade qui est encore dans ma division. L'anasarque et l'ascite s'en sont emparés, et je crois que la sérosité s'accumule dans sa poitrine. Il a continuellement la fièvre et la toux, et ne peut se coucher que sur le côté droit. Son visage est bouffi, ses joues colorées, sa langue constamment sale et bilieuse, sa respiration difficile. Je lui donne seize grains de digitale par jour.

Nul médecin n'a si peu judicieusement écrit sur l'hépatitis que Ferrein. Selon lui, c'est de toutes les maladies la plus commune.

Il la trouve par tout, et va jusqu'à assurer qu'on l'observe dans bien des personnes tous les jours de la vie, et dans d'autres plusieurs fois par semaine, par mois ou par an (Vid. *actes de l'académie des sciences de P., an* 1766).

On a de la peine à concevoir comment un médecin aussi instruit que Ferrein a pu se méprendre à ce point, que de donner comme signes d'hépatitis des symptômes qui lui sont étrangers, ou qui appartiennent à beaucoup d'affections de l'estomac. D'autres médecins célèbres ont donné dans l'excès opposé, en soutenant que cette maladie est extrêmement rare.

Frustrà vitium vitaveris illud,
Si te alio pravum detorseris.

(Horat., sat. 2, lib. 2).

Il faut toutefois convenir que cette dernière opinion a quelque chose de vrai, et qu'on peut être trompé sur l'existence de l'hépatitis, même par un concours de symptômes qui semblent infaillibles. C'est ce qui est arrivé à Valsalva, l'un des plus grands maîtres que le dix-huitième siècle ait donné à la médecine. Il en est de même de Sarcone (*Vid.* l'histoire intéressante de Schilling, § 258. *Ist. ragionata dei mali osservati in Nap.*).

Sans m'arrêter à l'aphor. 64, liv. 5, d'Hippocrate, qui défend de donner du lait dans les affections bilieuses, dans les fièvres aiguës accompagnées d'une grande altération, etc., ni aux symptômes de saburre et de putridité qui intimident si souvent les médecins,

j'ai prescrit à beaucoup de malades l'usage de cette nourriture agréable. Depuis long-temps j'ai manifesté l'opinion que la nourriture animale, loin d'engendrer les maladies qualifiées de putrides, est très-propre à les prévenir. Comment supposer, en effet, que des alimens restaurans, faciles à digérer, et composés des mêmes principes dont nos parties sont formées, soient productifs de la pourriture ?

Persuadé que les nourritures n'ont en soi rien de bon ou de mauvais, qu'elles deviennent salutaires ou nuisibles, selon l'état du corps humain, et que celles que les malades aiment, et dont leur estomac s'accommode, doivent être réputées bonnes, j'ai donné chaque jour une livre de lait, coupé avec une infusion de cannelle, à ceux qui étaient dans les cas précités, et je n'ai pas à me plaindre d'une condescendance qui est d'ailleurs si conforme à l'esprit de notre profession ; et je le faisais d'autant plus volontiers, que bien des malades prennent du bouillon avec répugnance, et que les infirmiers manquent quelquefois de leur en donner toutes les trois heures, conformément à mes prescriptions ; car c'est là ma pratique constante à l'égard de tous mes malades, quand ils sont à la diète, et qu'ils n'ont point d'affection inflammatoire.

Les systèmes accrédités, en dépit de l'expérience, ont jeté pareillement de la défaveur sur différens remèdes, tels, par exemple, que les toniques et excitans, qui sont bien plus souvent utiles qu'on ne paraît le croire. De là cette foule de préjugés

dont le public est imbu, qui les font regarder comme pernicieux, et les rafraîchissans, au contraire, comme applicables à presque toutes les infirmités humaines. Les médecins étant aveuglés par des hypothèses chimériques et des systèmes faux, ne pouvaient manquer de dépraver l'opinion publique. « J'ai ouï dire à Bourdelot que » les eaux de Forges et les rafraîchissans » qui font couler sont cent fois plus salu- » taires que les remèdes chauds, qui épais- » sissent le sang, et mettent du chaud sur » de la chaleur » (*Sevigné, lettre* 753). Voilà comme ils ont décredité les meilleures choses, en leur donnant des noms, et en leur attribuant des effets qui les font redouter. Au contraire, les rafraîchissans sont si fort en vogue, qu'on est toujours sûr d'être applaudi en les ordonnant, parce que chacun se croit et se dit échauffé; idées fort importunes aux praticiens, quand ils ont la force de secouer le joug de la routine et du préjugé. Barker, quoique grand admirateur, et zélé partisan de l'école d'Hippocrate et de Sydenham, n'a pu s'empêcher de blâmer l'abus qu'on fait de la méthode qualifiée de rafraîchissante. « Quelques médecins » peu judicieux, dit cet auteur, imitant ser- » vilement Sydenham, ont poussé le régime » rafraîchissant à un excès qui a causé plus » de mal, que jamais Vanhelmont n'en a fait » par la pratique opposée » (*Conformité de* » *la méd.*, etc., *pag.* 256).

Une quinzaine de militaires attaqués de gangrène sèche aux orteils, l'ayant été en

même temps de la fièvre adynamique, je leur ordonnai, à eause de leur premier état, les juleps camphrés et opiaeés, le vin à haute dose, la potion fortifiante, la tisane aleoholisée, l'infusion de valériane, faisant panser les parties frappées de gangrène avec la dissolution excitante. Je n'ai employé qu'une seule fois le quinquina dans ces eas et quelques autres de gangrène. Le sue thébaïque, célébré par Pott eontre la gangrène, n'est pas moins utile dans les autres espèees. C'est en Allemagne que je commençai de l'employer, il y a dix ou onze ans. Lorsqu'il y a suppuration, et qu'il faut aider la séparation des escarres, je fais panser l'uleère avec un mélange d'onguent de styrax et d'une forte dissolution d'opium et de eamphre. Un de ces malades ne put supporter ni le vin, ni les juleps eamphrés, preuve frappante qu'une sensibilité exaltée peut eoexister avee la gangrène, quoiqu'en général le corps atteint de eette dernière supporte les exeitans aetifs; aussi ont-ils toujours été en vogue dans ees sortes de eas. M. Lombard, habile chirurgien, eonnu par divers ouvrages, est le premier qui ait recommandé leurs eontraires dans quelques cas de cette sorte. Selle et Laguerene ont dit que l'opium devient anti-gangréneux, en diminuant le ton des parties malades. J'en suis fâché pour ces deux savans, dont une pareille opinion n'honore point les lumières et le discernement.

Un de ces malades était délivré de la fièvre adynamique depuis environ deux mois, tandis que la gangrène des orteils subsis-

tait encore ; mais sans le pouls intermittent, qui a, dit-on, coutume de l'accompagner. La plupart sont guéris sans suppuration. J'ai vu avec admiration des orteils noirs ou couleur de suie, et d'une dureté qui approchait de celle de la corne, reprendre, par l'usage des excitans internes et externes, leur état primitif : d'où il est aisé de conclure que les parties gangrénées ne sont pas toujours frappées de mort, puisqu'il est quelquefois possible d'y ranimer la vie. Au reste, ne connaissant point les limites précises qui séparent la vie et la mort, nous sommes réduits à regarder comme livrées à une sorte de mort les parties qui paraissent l'être. La nature, qui, dans ses productions les plus simples et les plus communes, met en défaut le plus profond savoir et la pénétration la plus subtile, s'est probablement réservé ce mystère. Mais s'il n'est point donné à l'esprit humain de le dévoiler entièrement, il n'est pas pour cela absolument inaccessible. Si l'on ne peut établir en quoi consiste la vie, et quels sont ses caractères, on peut du moins apercevoir des degrés, et, par un langage de convention, en distinguer de plusieurs sortes par les phénomènes que présente le corps humain, dans ce qu'on appelle état de mort. A ces phénomènes connus des anciens, entr'autres de Galien, on peut joindre en preuve ceux que le galvanisme a fait découvrir. Cela revient à ce que dit l'éloquent Buffon sur le dépérissement qu'entraîne la vieillesse. « Le corps meurt peu à peu ; son mouve-» ment diminue par degrés ; la vie s'éteint

» par nuances successives, et la mort n'est » que le dernier terme de cette suite de » degrés, la dernière nuance de la vie» (*His. nat. de l'homme, tom. 4, pag. 297*).

Si je mets quelque intérêt à ces considérations, c'est seulement parce qu'elles conduisent à prévenir le découragement des gens de l'art, et à leur inspirer de la persévérance dans les cas où les apparences portent à croire que la mort a frappé son dernier coup.

Lorsque dans certains cas la suppuration s'est établie, les parties voisines de la gangrène se sont conservées jusqu'à cette époque dans l'état naturel. Au premier signe de la suppuration, il se manifestait tout autour un gonflement phlegmoneux qui s'étendait plus ou moins sur le pied. Dans cet état des choses, on pouvait aisément se méprendre sur l'origine de la gangrène; et c'est aussi ce qui est arrivé à plusieurs personnes de l'art, qui, de concert avec les malades, en accusaient le froid. Quant à moi, j'ose assurer qu'il n'avait fait que hâter le développement de la gangrène humide, à l'existence de laquelle il n'était d'ailleurs nullement nécessaire. En effet, dans beaucoup de cas elle ne s'est établie que long-temps après l'entrée des malades dans l'hôpital.

J'attribue cette gangrène sèche aux nourritures dont le soldat avait fait usage. On sait que le pain, composé plus ou moins de blé cornu ou seigle ergoté, produit cette maladie.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

JE pense, comme on peut le voir dans un de mes essais (*Bulletin des sciences médicales, janvier* 1809), que les métastases et l'absorption, même d'humeurs *peccantes,* sont moins à redouter qu'on ne le croit communément. Je ne doute pas que les fausses idées répandues à ce sujet ne rendent souvent les médecins inutiles. Dans mille circonstances les humeurs refluent, le pus est absorbé, même en grande quantité, sans aucun inconvénient, lorsque les forces sont en bon état, et très-souvent aussi quoique le corps soit en proie au trouble, au désordre et à la faiblesse. Il s'approprie et fait servir à sa nourriture et à son bien-être, non-seulement les humeurs qui naturellement doivent être expulsées au dehors, mais encore des matières dépravées qui sembleraient devoir inévitablement lui nuire. Telles sont les idées que j'ai déjà exposées, et dont la solidité se trouve confirmée par les nombreuses observations que j'ai faites à l'hôpital militaire.

Depuis le mois de décembre 1808 jusqu'au mois d'avril, où j'ai arrêté le travail que je présente au public, il y a eu habituellement dans ma division de cent à cent cinquante galeux fiévreux, dont la majeure partie étaient attaqués de fièvres adynamiques et ataxiques, ou venaient d'en réchapper. Un

grand nombre, au moment de l'invasion, étaient couverts de pustules, de croûtes, de dartres psoriques, et l'on voyait dans divers endroits l'épiderme soulevé par le pus qui découlait çà et là, et donnait à la peau l'aspect le plus hideux. La maladie adynamique faisait constamment résorber en grande partie cette humeur dépravée, et diminuer sensiblement l'altération de la peau. Un grand nombre, sur-tout parmi ceux dont la gale était peu grave, paraissaient guéris pendant la fièvre. Dans beaucoup de cas la peau était simplement couverte de taches brunes, qui m'empêchaient quelquefois de distinguer les pétéchies. Combien de fois n'ai-je pu tâter le pouls qu'à travers les grosses pustules et les croûtes dont le poignet était couvert ?

La convalescence et le retour de l'ordre et de la vigueur dans l'organisme faisaient reparaître la gale, dont un grand nombre se croyaient délivrés. La fièvre contagieuse une fois vaincue, les dépôts galeux se manifestaient dans différentes parties, principalement chez les soldats faibles, amaigris et pâles, que les rechutes retenaient long-temps dans mes salles.

Plusieurs convalescens, chez lesquels la gale n'a point reparu, m'ont assuré qu'ils l'avaient encore lorsqu'ils contractèrent la fièvre régnante.

Il ne m'a point paru que l'état puriforme de la peau et l'absorption de l'humeur psorique augmentassent la violence ou le dan-

ger, ou bien la durée de la maladie adynamique, ni qu'ils suscitassent des affections secondaires. Le résultat de mes nombreuses observations, parmi lesquelles il faut compter la plupart de celles dont je parle au sujet du traitement mercuriel, en est une preuve. Il est possible que l'affection cutanée ait contribué dans quelques cas aux désordres organiques que j'ai observés dans le cadavre des sujets morts à la suite de rechutes. Mais ce qui se passait dans l'intérieur du corps étant un mystère pour moi, je ne puis rien dire de positif à cet égard. D'ailleurs, on observait la même chose dans le cadavre de ceux qui n'avaient point la gale.

Une chose digne d'observation, c'est que les parotides ont été extrêmement rares dans ma division des galeux fiévreux, tandis qu'elles ne l'étaient point parmi les fiévreux que j'ai soignés en septembre, octobre et novembre. Mon collègue a continué de les observer à peu près aussi souvent qu'à cette dernière époque.

Deux galeux qui avaient des dartres croûteuses au visage en ont été guéris par le moyen du mélange suivant.

Huile d'olive, demi-once; acide muriatique oxygéné, demi gros. J'ai employé une fois ce dernier à l'intérieur, pour dissiper des dartres bénignes dont tout le corps était couvert. Mais je n'en ai obtenu aucun succès.

La société médicale d'émulation de Paris a donné au public un mémoire que je lui

ai présenté sur la manière dont je considère et dont je traite les dartres (Vid. *son journal, janvier* 1809). J'y expose que les remèdes internes qualifiés d'anti-herpetiques, dépurans, etc., sont ordinairement inutiles ; que souvent ils affaiblissent les organes digestifs, et qu'enfin le traitement externe est le plus efficace. Les médecins militaires qui attaquent cette affection cutanée d'après les préceptes accrédités, et comme si elle provenait de la dépravation des humeurs, obtiennent peu de succès, et occasionent inutilement de grandes dépenses. Je crains bien que mes vues ne soient d'abord goûtées que par un petit nombre ; car, pour me servir des expressions de Seneque, *non tam benè cum rebus humanis agitur, ut meliora pluribus placeant. Argumentum pessimi, turba est* (De vit. beatâ, cap. 1.).

Je range les dartres, aujourd'hui si communes, parmi les maladies que les changemens survenus dans l'atmosphère et dans le tempérament des hommes, ainsi que dans la manière dont ils vivent, ont rendues beaucoup plus fréquentes qu'elles ne l'étaient autrefois, et c'est à peu de chose près l'opinion de Lory. *Forsan indè* (le régime de vie, l'état de l'atmosphère, etc.) *factum est ut talia mala veteres romani vix fuerint experti, ingravescente autem luxurie et omni deliciarum genere, in lautos atque opulentos magno impetu desævierint, undè herpes pro novo habitus est morbo et ab Asiâ asportato, cùm ibi jamdudùm sævierit apud*

populos luxu et divitiis fractos , lautoque victui atque omnibus voluptatum illecebris deditos (De morb. cutan., art. 4.).

J'ai vu deux fois réunies dans le même sujet la vérole, la chaudepisse, la gale et la fièvre adynamique contagieuse. Ces malades sont guéris. Désirant savoir si des vénériens déjà pleins de mercure étaient attaqués de la fièvre contagieuse, je parcourus les salles qui sont affectées à ces malades, et j'examinai ceux qui présentaient les caractères de l'affection adynamique. Aucun n'avait subi le traitement mercuriel ; mais un chirurgien-major m'a assuré que plusieurs vénériens ont été infectés, quoiqu'ils eussent pris beaucoup de mercure. J'aurais bien voulu voir moi-même ces cas, la fièvre adynamique pouvant être étrangère au contagium. Au reste, je ne serais point très-surpris que les vénériens fussent accessibles à ce dernier, quoiqu'ils soient soumis au traitement mercuriel. Les ouvriers qui travaillent aux mines de ce métal, dont leur corps est pénétré, n'en sont pas moins que les autres hommes sujets à la vérole.

Quatre conscrits attaqués de petite vérole sont restés impunément au milieu de la contagion adynamique. La première de ces maladies est devenue probablement un préservatif contre la fièvre régnante. Il n'en a pas été de même de la fièvre scarlatine, qu'on a vu dans la prison militaire, ainsi que dans l'hôpital, régner conjointement avec l'adynamique, et attaquer ensemble le même individu. L'observation septième en offre un exemple. Dans l'espace de deux mois

environ cent cinquante prisonniers attaqués de fièvres adynamique et ataxique ont été conduits dans l'hôpital militaire. C'était pour la plupart des chasseurs des montagnes, soldats nouvellement levés dans les pays limitrophes des Pyrénées, et dont le caractère ressemble assez à celui qu'Hippocrate attribue aux habitans de semblables pays. La faiblesse et la timidité ne sont pas plus leur partage que la douceur et l'urbanité. Leur constitution est en général mâle et vigoureuse, et j'observerai à ce sujet que les traits du visage suffisent communément pour faire reconnaître les habitans des pays montagneux du département de l'Ariége et de la Haute-Garonne. Leurs sourcils noirs, épais et réunis à la racine du nez, ont quelque chose de farouche et de menaçant.

Dès les premiers mois dont je rapporte l'histoire médicale, voyant que certains fiévreux avaient la gale, je crus pouvoir employer l'huile d'olive pour m'en garantir. Dans le temps où j'étais attaché à la chirurgie militaire j'en avais déjà souffert cinq fois les atteintes, et je ne pouvais douter que je n'en fusse tôt ou tard attaqué, si je ne faisais usage de quelque préservatif. L'huile d'olive me parut le meilleur que je pusse employer. En conséquence, depuis cette époque j'ai l'attention d'oindre plusieurs fois pendant ma visite la partie interne de ma main droite avec de l'huile d'olive.

Il faut que mes conjectures à cet égard soient fondées, puisque, sans autre pré-

caution, je manie impunément tous les jours un grand nombre de galeux, souvent en sueur, et dans l'état dont j'ai déjà fait mention. Je pense que l'huile s'oppose à l'absorption du virus psorique, en bouchant les pores de la main. Les médecins et les malades retireront, j'espère, de grands avantages de cette découverte.

Il est également probable que l'huile, employée de cette manière, est propre à garantir des fièvres contagieuses adynamiques et ataxiques. Baldwin, consul anglais dans le Levant, assure que les portefaix d'huile sont à l'abri de la peste. La même observation a été faite dans différentes parties du Levant et de la Barbarie, à Constantinople, Smyrne, Tunis, etc. Valli, médecin célèbre par son invincible opiniâtreté à secourir les pestiférés; le père Louis de Pavie, qui, pendant plusieurs années, a assisté les personnes attaquées de cette maladie; Louis Frank, que le zèle le plus généreux a fait voyager successivement dans la Barbarie et le Levant, pour mieux connaître ce redoutable fléau, et plusieurs autres, attestent la même chose.

Ces faits, ainsi que mon expérience relativement à la gale, ne me laissent aucun doute sur l'efficacité du même moyen contre la contagion adynamique et typhoïde.

OBSERVATION.

LE lecteur judicieux et attentif aura, sans doute, été frappé de l'extrême rareté des maladies inflammatoires, d'après le tableau que je viens de présenter. Il ne sera donc pas inutile d'y ajouter les considérations suivantes, fondées sur l'expérience.

Il est aujourd'hui reconnu que les affections hypersténiques sont moins fréquentes qu'autrefois, tandis que les asthéniques sont devenues communes. J'ai indiqué ailleurs (Vid. *mém. sur les causes de la plus grande fréquence des affections catarrhales*, etc., *présenté en* 1802 *à l'académie de Dijon: in-*12, *chez Gabon, libraire à Paris*) les sources de la dégénération que les tempéramens ont éprouvée. Or, un tel objet importe autant à la puissance de l'état qu'au bonheur des citoyens.

Les défenseurs de la patrie ont également besoin des forces de l'ame et de celles du corps. Ce n'est qu'à ces deux conditions qu'ils lui sont aussi utiles qu'ils peuvent l'être. Ils ne doivent craindre ni les périls, ni les fatigues de la guerre. Sans cela, point de bons soldats. Des hommes d'une constitution frêle ne font qu'embarrasser les armées, ralentir les marches, entraver les opérations militaires, et épuiser, sans aucun fruit, le trésor de l'état. Voilà, ce me

semble, la solution naturelle de ce doute des anciens : « *diù magnum inter mortales certamen fuit, vine corporis an virtute animi res militaris magis procederet* » (Sallust., *bel. Catil.*). L'un n'est pas moins indispensable que l'autre, même aujourd'hui, où la manière de combattre est si différente de celle des anciens peuples.

Le grand Sully a montré les mauvais effets du luxe, de la mollesse et d'une vie efféminée, sur les citoyens destinés à l'état militaire (Vid. *ses mémoires, liv.* 16); et l'opinion des législateurs, des philosophes et des grands capitaines n'a jamais varié à ce sujet.

C'est dans les champs qu'on trouve une jeunesse frugale et laborieuse; c'est là qu'on fait l'apprentissage des fatigues de la guerre.

Illic saltus ac lustra ferarum,
Et patiens operum, parvoque assueta juventus.
(Virg., Georg., lib. 3).

Mais la vigueur et la force du corps, déterminées par une éducation mâle et un régime de vie analogue, procurent encore d'autres avantages. Une santé florissante inspire du courage; et excite même à braver le danger. « L'uniformité engendre » la paresse. L'ame et le corps se fortifient » par les secousses. La lâcheté vient à la » suite de la paresse et de la tranquillité. » Le courage naît de l'exercice et du tra- » vail » (Hipp., *de l'air, des eaux et des lieux*).

Il est aujourd'hui plus que jamais nécessaire de s'opposer aux progrès de cette

décadence, qui menace les générations d'un dépérissement effroyable.

Invalidique patrûm referent jejunia nati.
(Virg. ; Georg., lib. 3).

Rien ne serait plus convenable que de mettre en vigueur le régime de vie ennemi de la mollesse, et l'éducation mâle, qui influent de tant de manières sur le bonheur de la vie. Les pères ne sauraient laisser à leurs enfans un héritage plus précieux qu'une bonne constitution et un tempérament robuste.

Les hommes d'une constitution frêle et délicate, et ceux qui se livrent à une vie molle, sont toute leur vie tourmentés d'indispositions provenant de faiblesse et de l'exaltation de l'irritabilité Les jouissances que la santé procure sont réservées principalement aux personnes dont le tempérament est vigoureux et robuste. Celles-ci ont en partage les douceurs et les agrémens de la vie; peu de chose suffit à leurs besoins, qu'ils peuvent satisfaire par tout; et comme, selon la pensée d'Horace, on est riche lorsqu'on a peu de désirs, leur vigueur écarte une foule de maux qui sont le triste apanage des sujets faibles. L'attrait des plaisirs naturels les anime, et la saison des jouissances se prolonge pour eux jusqu'à un âge très-avancé. C'est à la faveur des moyens que je recommande, que le sage Spurina conserva sa vigueur jusqu'à un âge avancé, n'ayant de la vieillesse que la maturité et la prudence. *Indè illi post septimum et*

septuagesimum annum aurium oculorumque vigor integer, indè agile et vividum corpus, solaque ex senectute prudentia (Plin., *lib.* 3, *epist.* 1). Au contraire, les individus dont la constitution est débile et délicate ne connaissent guère que les épines et les amertumes de la vie. En proie à toutes les illusions fâcheuses que la sensibilité exaltée produit, le bonheur les fuit, lors même que la fortune semble se plaire à répandre sur eux ses dons et ses faveurs. N'éprouvant au-dedans d'eux-mêmes que peu de sensations agréables ; souvent obligés de s'interdire les plus douces jouissances, que leur frêle tempérament ne peut supporter, ils traînent une pénible existence, et cherchent inutilement dans ce qui les environne de quoi se dédommager de la vigueur qui leur manque et des sensations flatteuses qu'ils n'ont point. Leur vie se consume en désirs et en projets, et les plaisirs factices auxquels ils s'abandonnent, loin de rassasier leur ame ambitieuse, augmentent le nombre de leurs maux.

On ne saurait croire combien l'état du corps influe sur celui de l'ame. Est-on doué d'un bon tempérament, et jouit-on de la santé, cette disposition prête des charmes à tous les objets. Conservant sa force et sa gaîté au milieu de l'hiver, qui attriste et affaiblit la nature entière, l'homme robuste demeure supérieur à tout ce qui l'environne, et paraît en être indépendant. L'exercice régulier et convenable des fonctions organiques, qui accompagne la santé parfaite, est une

source féconde de sensations flatteuses. L'état de bien-être qui en est le résultat embellit la vie, et fait trouver même des jouissances dans des choses qui paraissent aux sujets faibles et délicats ne pouvoir causer que de la douleur.

L'homme dépend de toute sorte d'agens, loi rigoureuse qu'il ne saurait entièrement éluder. S'il est vigoureux et bien constitué, l'énergie vitale qui l'anime parvient non-seulement à repousser avec avantage les causes destructives, mais souvent à les dénaturer ou à les expulser hors du corps, lorsqu'elles s'y sont introduites. Assailli par les causes débilitantes, il succombe difficilement; et lorsque l'inertie s'est enfin emparée de lui, il conserve encore des ressources, à la faveur desquelles les agens excitans peuvent le rendre à la vie et à la santé. Il n'en est pas de même des sujets faibles. Livrés presque sans défense à tout ce qui peut jeter le corps dans le trouble et dans l'inertie, ils sont esclaves de tout ce qui les environne, le jouet de leurs sensations, et la proie des maux asthéniques et nerveux. Les variations les plus légères dans l'atmosphère, dans le froid, le chaud, l'humidité, etc., et dans leur manière de vivre; enfin, les plus petites contrariétés, et les choses qui semblent les plus indifférentes, suffisent pour troubler leur esprit et pour déranger leur santé.

Or, quoi de plus propre à former une riche constitution, à fortifier et endurcir l'organisme, et, par conséquent, à pré-

venir les maladies asthéniques, ainsi que beaucoup de locales, que l'éducation mâle, le régime de vie simple et les exercices du corps, qui formaient le tempérament athlétique chez les anciens, et auxquels les hommes laborieux de nos jours doivent leur vigueur. On peut créer cette dernière, la transmettre et la perpétuer, pour ainsi dire, par les moyens que je viens d'indiquer. Les campagnards élevés de cette manière bravent tous les jours les causes de maladie, tandis que les habitans des villes, et les sujets faibles qui vivent dans la mollesse, et ceux qui ont la peau sensible et délicate, y succombent. Les catarres, les maux de nerfs, la phthisie, etc., qui dépeuplent principalement les villes, deviendront rares. L'éducation mâle a encore cet avantage précieux, qu'en diminuant la puissance de la sensibilité, elle affaiblit même les maux physiques, et met ainsi des bornes à la douleur (*labor callum obducit dolori.* Cic., *tuscul.*, *quæst.*, *lib.* 2). Ajoutez à cet avantage, que la vigueur et la robuste constitution des solides sont les meilleures défenses que le corps humain puisse opposer à tous les agens méeaniques, qui tendent à léser l'intégrité de son organisation. « J'apperçeois souvent en ma leçon, » qu'en leurs escripts, mes maistres font va- » loir pour magnanimité et force de courage, » des exemples qui tiennent volontiers plus » de l'espessissure de la peau et dureté des » os. J'ay vu des hommes, des femmes et des » enfans ainsi nays, qu'une bastonade leur » est moins qu'à moy une chiquenaude; qui

» ne remuent ni langue, ni sourcil aux coups » qu'on leur donne. Quand les athletes con- » tre-font les philosophes en patience, c'est » plutost vigueur de nerfs que de cœur » (*Montaigne, liv.* 1, *chap.* 25).

Par la confiance dont ils jouissent dans toutes les classes de la société, les médecins sont à même d'opérer le bien de beaucoup de manières. S'ils mettaient autant de zèle à accréditer les principes de médecine qui enseignent à fortifier le tempérament, et qui en indiquent les moyens, qu'ils en montrent à étudier les phénomènes vitaux, à décrire et guérir les maladies, quels services ne rendraient-ils pas à l'humanité !

Il est très-facile d'habituer les enfans à cette vie mâle et laborieuse, et ils la soutiendraient sans peine; car elle n'est dure que pour les personnes débiles ou adonnées à la mollesse. Il serait également aisé d'y assujettir les jeunes gens. Les anciens connaissaient bien l'étendue de l'influence des exercices gymnastiques et d'un bon régime de vie sur l'homme; et il serait digne du grand monarque qui gouverne la France, de remettre en vigueur cette partie essentielle de l'éducation, qui tient de plus près qu'on ne pense au bonheur des citoyens et à la puissance de l'état. « Nous croyons, » disait Solon à Anacharsis, qu'une ville ne » consiste pas dans l'enclos de ses murailles, » mais dans le corps de ses habitans. C'est » pourquoi nous avons plus de soin de » l'éducation que des bâtimens et des forti- » fications » (Vid. *dans les dialogues de Lucien l'entretien d'Anacharsis avec Solon*).

OBSERVATIONS.

JE vais rapporter trente-une observations recueillies par M.r Morisse, étudiant en chirurgie, en qui j'ai reconnu de l'intelligence et du discernement, un grand désir de s'instruire, et même des connaissances variées en médecine.

Les vingt-une premières observations sont les plus détaillées. Toutes présentent les principaux traits caractéristiques de la fièvre adynamique et ataxique, à l'exception de l'epistaxis et des pétéchies; mais, dans la plupart, les symptômes sont exposés incomplétement. On remarque, entre autres vides, l'omission du jour de leur apparition.

1.re OBSERVATION.

Giraud, âgé de 23 ans, est au quatrième jour de sa maladie le 9 avril. *Symptômes.* langue blanche; peau sèche et un peu tendue; céphalalgie susorbitaire très-forte; pouls modérément fréquent; chaleur assez forte; soif considérable. *Remèdes.* Vomitif qui provoque, par bas sur-tout, d'abondantes évacuations; limonade minérale alcoholisée; neuf grains de mercure doux.

11 avril. = Céphalalgie moins forte ; langue blanche, très-aride, et bouche sèche; pouls petit et presque vide ; selles fréquentes ; peau comme hier. *Remèdes.* La boisson et le mercure marqués.

12 avril. = Langue comme hier ; peu de soif ; le pouls, qui a plus de volume et de force qu'hier, bat cent dix fois par minute ; peau sèche, selles rares. *Mêmes remèdes.*

13 avril. = Même état ; une selle à peu près naturelle ; urine assez abondante. *Mêmes remèdes.*

14 avril. = Céphalalgie légère ; langue sale, mais un peu humectée ; peu de soif ; peau sèche et légèrement rude ; chaleur très-modérée ; ventre souple ; pouls presque naturel ; sueurs ; quelques selles naturelles, abondantes dans la nuit. *Remèdes.* Suspension du mercure ; bouillie ; douze onces de vin ; huit onces d'infusion de sauge et rhubarbe.

15. = *Convalescence.*

La maladie de Giraud paraît être simplement gastrique ; cependant elle avait plusieurs caractères de la fièvre régnante. Mais quoique certains puissent douter qu'elle fût d'une nature contagieuse, je n'en ai pas moins cru devoir la rapporter.

2.eme OBSERVATION.

Dulau, âgé de 19 ans, ne sait pas depuis quand il est malade. *Symptômes qu'il présente le* 8 *avril.* Teint pâle, jaunâtre ; decubitus sur le dos ; céphalalgie susorbitaire ;

bitaire ; yeux rougeâtres ; douleurs dans les membres inférieurs. *Remèdes.* Limonade minérale alcoholisée, et six grains de mercure doux.

9 avril. = Céphalalgie moins violente ; pouls fréquent et vide ; douleur à la gorge ; toux fréquente ; langue blanchâtre ; soif ; yeux chassieux ; deux selles liquides. *Remèdes.* Infusion de valérianc ; six grains de mercure doux.

11 avril. = Yeux rouges et chassieux ; peau sèche ; pouls mol et un peu volumineux ; douleur à la gorge ; légère extinction de voix ; selles fréquentes. *Mêmes remèdes*, et de plus huit onces de vin et une potion antidyssentérique.

12. = Peau sèche et un peu rude ; le pouls bat quatre-vingt-cinq fois par minute ; langue humide, noirâtre vers sa base ; douleur à la gorge ; extinction de voix ; surdité ; tintemens d'oreille ; ventre mollet ; cinq selles liquides. *Remèdes.* Infusion de valériane ; douze onces de vin ; potion antidyssentérique ; trois grains de mercure doux.

14 avril. = *Symptômes.* Yeux rouges et douloureux ; langue sale et légèrement fuligineuse ; pouls moins fréquent ; chaleur modérée ; peau sèche et un peu rude ; extinction de voix ; toux ; expectoration ; assoupissement continuel ; selles fréquentes, dans lesquelles on a trouvé vingt lombricaux ; urines plus abondantes. *Remèdes.* Soupe nageante ; douze onces de vin ; huit onces d'infusion de sauge et rhubarbe ; pilules vermifuges.

15 avril. = *Mêmes symptômes, et mêmes remèdes.*

16. = Assoupissement; langue sale; visage légèrement coloré; yeux rougeâtres et douloureux; appétit; pouls presque naturel, peau sèche; point de sueur : le malade est bien mieux. *Remèdes.* Soupe; pilules vermifuges; huit onces d'infusion de sauge et rhubarbe; douze onces de vin avec demi-once de teinture de cannelle.

17. = Selles moins fréquentes; voix rauque. Les autres *symptômes* persistent. *Même traitement.*

18. = Point de fièvre; yeux rouges et douloureux; langue blanchâtre; peau sèche et un peu rude; ventre mollet; voix rauque; faim. Le *traitement* est continué.

20. = Peau sèche; yeux rouges et douloureux encore. Le malade est entré en *convalescence* sans avoir sué. Demi-quart, côtelette matin et soir; douze onces de vin; huit onces d'infusion de sauge et rhubarbe, et tisane alcoholisée pour boisson ordinaire.

3.eme OBSERVATION.

Robert, âgé de 19 ans, éprouve le 11 avril froid et frissons, suivis de chaleur forte, avec fièvre continue. Le 13 il passe dans ma division, et présente les *symptômes* suivans. Céphalalgie susorbitaire; yeux un peu rouges, sensibles à la lumière; pommettes colorées; contour des lèvres et du nez jaunâtre; soif inextinguible; langue couverte d'une couche blanchâtre; pouls

fréquent, sans résistance, un peu profond et volumineux; peau sèche, mais douce; chaleur assez forte; respiration fréquente et gênée; douleur dans les membres inférieurs; inappétence; point de selles. *Remèdes.* Vomitif; six grains de mercure doux, et deux pots d'émulsion gommeuse.

14 avril. = Teint ictérique; yeux rouges (le gauche l'est beaucoup); langue sale et comme écorchée vers le milieu; bouche sèche; soif inextinguible; envie de vomir; céphalalgie moins forte; respiration fréquente, gênée, et qui se fait avec bruit; chaleur forte; peau sèche et douce; pouls fréquent et sans force: le malade, enfoncé dans son lit, est couché sur le dos. *Remèdes.* L'émulsion gommeuse et le mercure doux marqués.

15 avril. = Epistaxis; insomnie; le pouls bat cent vingt fois par minute. Les autres *symptômes* comme hier. *Même traitement.*

16 avril. = Langue rougeâtre; cinq selles liquides; urines abondantes; point de sueur; la chaleur, le pouls et le sommeil sont à peu près comme dans l'état naturel. *Remèdes.* Suspension du mercure; soupe nageante; huit onces de vin, et autant d'infusion de sauge et rhubarbe.

18. = Pleine *convalescence.* Selles louables; urines abondantes, mais point de moiteur; langue sale; teint jaunâtre; appétit; yeux rouges et douloureux. Soupe et *remèdes* marqués.

20. = La peau continue d'être sèche,

quoique le malade aille très-bien. *Remèdes.* Demi-quart, côtelette matin et soir; douze onces de vin, avec demi-once de teinture de cannelle; huit onces d'infusion de sauge et rhubarbe, et trois prises de poudre de Dower, pour solliciter la transpiration.

4.eme OBSERVATION.

Lopi, âgé de 21 ans, était le 11 avril au quatrième jour de sa maladie. *Symptômes qu'il présente ce jour-là.* Céphalalgie susorbitaire violente; yeux un peu accablés; langue jaune, verdâtre; toux; expectoration difficile; respiration presque naturelle; peau sèche; chaleur peu considérable; pouls peu volumineux, sans force, et qui bat cent trente fois par minute; douleurs dans différentes parties du corps. *Remèdes.* Vomitif, émulsion gommeuse; six grains de mercure doux.

12 avril. = Peau sèche et un peu rude; pouls volumineux et fréquent comme hier; yeux luisans, un peu rouges et jaunâtres; langue comme hier, mais légèrement fuligineuse à sa base. *Remèdes.* Boisson et mercure marqués.

13 avril. = Pouls modérément fréquent, sans résistance; chaleur modérée; pétéchies; céphalalgie violente; douleur à l'hypocondre gauche et aux jambes; décubitus sur le dos; apathie; quelques selles aqueuses. *Mêmes remèdes.*

14 avril. = Epistaxis; chaleur forte; peau sèche et rude; pouls modérément fré-

quent, assez volumineux et moins faible qu'hier; pétéchies; langue d'un blanc sale sur les eôtés, et fuligineuse au milieu; respiration presque naturelle; toux sèehe, fréquente; diarrhée. Le malade est aceablé, couehé sur son dos, et enfoneé dans le lit; il souffre peu de la tête et des jambes. *Mêmes remèdes*, et de plus potion antidyssentérique.

15. = Le pouls bat quatre-vingts fois par minute; selles fréquentes; urines abondantes : tout le reste à peu près eomme hier.

16. = Langue sale, verdâtre, fuligineuse à sa base; ehaleur modérée; soif; larges pétéehies brunes; la diarrhée persiste. *Méme traitement.*

17 avril. = Pouls presque naturel; retour de l'appétit; quelques selles liquides : les urines eontinuent de eouler assez eopieusement; la peau est toujours sèehe et rude, et la langue sale, verdâtre et un peu sèehe; soif; ventre légèrement ballonné; moiteur dans la nuit. *Remèdes.* Le mereure est suspendu; soupe nageante; huit onces de vin, et autant d'infusion de sauge et rhubarbe.

19. = Pouls et langue comme dans l'état naturel, mais peau eneore sèche et rude; point de selles, et peu d'urines; dans la nuit du 18 au 19, légère transpiration. *Remèdes.* Soupe; douze onees de vin avec la teinture de cannelle, et huit onees d'infusion de sauge et rhubarbe.

20. = Etat généralement bon; selles louables; urines assez abondantes.

5.eme OBSERVATION.

Pradere, âgé de 25 ans, est au sixième jour de la fièvre le 8 avril. *Symptômes.* Céphalalgie susorbitaire très-violente; épistaxis; douleur dans différentes parties du corps. *Remèdes.* Vomitif; limonade minérale alcoholisée, et neuf grains de mercure doux.

9. = Yeux un peu rouges; langue roussâtre; soif ardente; toux fréquente; douleurs dans les membres; insomnie; peau sèche; pouls modérément fréquent; quelques selles; urines rouges. *Remèdes.* La boisson et le mercure marqués.

10 avril. = Epistaxis; peau sèche et un peu rude; pouls modérément fréquent, petit et vide; pétéchies nombreuses; prostration des forces; décubitus sur le dos; deux selles liquides. *Les remèdes sont continués.*

11 avril. = Enrouement; douleurs au ventre et aux côtés du col. A l'épistaxis près, le malade présente les mêmes symptômes qu'hier. *Remèdes.* Emulsion gommeuse; huit onces de vin et six grains de mercure doux.

12 avril. = Le malade est couché sur son dos, et transversalement dans son lit; tête pendante; toux fréquente; expectoration; soupirs; pouls fréquent, et presque vide; peau sèche; langue aride; léger délire; selles rares; l'épiderme se détache en écailles dans différentes parties. Le malade a été

fort agité pendant la nuit dernière. *Continuation des remèdes.*

13 avril. = Langue humide, fuligineuse à sa base et rouge à ses bords ; point de soif; enrouement ; toux ; expectoration abondante; peau sèche; pouls fréquent et peu volumineux ; douleurs fortes dans les membres; selles rares. *Mêmes remèdes.*

14 avril. = Yeux rougeâtres ; langue, dents et lèvres fuligineuses ; enrouement ; légère extinction de voix; chaleur modérée ; peau sèche et rude ; pétéchies ; ventre douloureux; visage d'une maigreur sensible. Le malade demande à manger. *Remèdes.* Six grains de mercure doux ; tisane alcoholisée; une livre de lait coupé, comme à l'ordinaire, avec l'eau de cannelle.

15 avril. = Amélioration. *Mêmes remèdes.*

16 avril. = Pouls et chaleur naturels ; urines abondantes ; peau sèche et rude ; point de sueur. Le malade va fort bien. *Remèdes.* Soupe nageante ; douze onces de vin avec la teinture de cannelle ; huit onces d'infusion de sauge et rhubarbe ; potion fortifiante.

17 avril. = Langue nettoyée çà et là; voix moins éteinte ; peau encore sèche et rude ; quelques selles liquides. Les urines continuent de couler abondamment. Soupe et *remèdes* marqués.

20 avril. = Le malade va parfaitement bien, quoique d'ailleurs il ait la peau sèche. *Outre les remèdes précités*, demi-quart, côtelette matin et soir.

6.eme OBSERVATION.

Quilin, âgé de dix-neuf ans, bien constitué, passe à ma visite le 9 avril au matin. Il est au cinquième ou sixième jour de sa maladie. Il a eu hier une hémorragie nasale. *Symptômes.* Céphalalgie susorbitaire très-forte ; visage uniformément coloré ; langue couverte d'une couche jaune verdâtre ; tintemens d'oreille ; toux ; douleur à la gorge ; respiration courte, difficile et bruyante ; le pouls, assez grand ou volumineux, quoique un peu faible, bat cent douze fois par minute ; quelques selles liquides. *Remèdes.* Limonade minérale alcoholisée et neuf grains de mercure doux.

10 avril. = Visage plutôt pâle qu'animé ; langue sèche, fuligineuse à sa base, vert merde d'oie dans le reste de sa superficie ; soif forte ; tintemens d'oreille ; peau sèche ; chaleur modérée ; pouls à peu près comme hier ; diarrhée. *Même traitement.*

11 avril. = Langue plus aride qu'hier ; soif ; pommette droite colorée ; surdité ; peau sèche, mais douce ; le pouls bat cent trente fois par minute ; ventre assez mou ; diarrhée aqueuse ; toux ; expectoration. *Remèdes.* Tisane alcoholisée et six grains de mercure doux.

12 avril. = Visage pâle ; pommettes colorées ; bouche sèche ; langue fuligineuse ; douleur de gorge ; surdité profonde ; respiration fréquente ; soupirs ; toux ; expectoration ; chaleur forte ; peau sèche, mais douce ; pouls comme hier, mais peu volu-

mineux ; ventre mollet ; deux selles. *Aucun changement dans le traitement.*

14 avril. = Decubitus sur le côté gauche; pétéchies ; céphalalgie mitigée ; respiration ventrale. Les autres symptômes à peu près comme hier. *Mêmes remèdes*, et de plus douze onces de vin.

15 avril. = Decubitus sur le côté gauche ; yeux chassieux ; langue toujours verdâtre, fuligineuse à sa base, et en même temps humide ; grande soif ; pouls plus faible ; chaleur forte ; peau sèche ; pétéchies ; une selle ; léger délire ; assoupissement continuel. *Même traitement.*

16 avril. = Assoupissement et léger délire ; bégaiement ; haleine infecte ; langue dans le même état qu'hier ; pouls fréquent, mou, sans résistance; respiration comme dans un paisible sommeil, ventre un peu gonflé. *Mêmes remèdes.*

17 avril. = *Symptômes* à peu près comme hier ; respiration abdominale. *Mêmes remèdes*, et de plus sinapismes aux pieds et aux jambes.

18 avril. = Decubitus sur le dos ; surdité profonde ; langue verdâtre à ses côtés, noirâtre à sa base ; joue droite gonflée et douloureuse ; haleine puante ; toux sèche et peu fréquente ; peau sèche et un peu rude ; ventre légèrement ballonné et douloureux ; deux selles noirâtres ; assoupissement moins considérable ; pouls presque naturel. *Remèdes.* Mercure suspendu ; douze onces de vin avec la teinture de cannelle ; huit onces d'infusion de sauge et rhubarbe ; tisane alcoholisée.

19 avril. = Selles involontaires au lit ; joues gonflées ; aphtes dans leur intérieur ; haleine puante ; langue verdâtre, et à sa base noirâtre ; pouls comme la veille. *Remèdes marqués*, et de plus gargarisme avec une once de borax et deux gros de laudanum dans une livre d'eau miellée, et potion fortifiante opiacée.

20 avril. = Bouillie. *Mêmes remèdes.* Selles rares ; point de sueur.

21 avril. = La langue toujours couverte d'une couche verdâtre ; le visage gonflé ; haleine fétide ; pouls naturel ; point de sueur; urines abondantes. *Même traitement.*

22 avril. = Demi-quart, côtelette matin et soir, et *mêmes remèdes.*

7.eme OBSERVATION.

13 avril. = Fontigni, âgé de vingt-un ans, d'une constitution forte, a la fièvre depuis cinq jours. *Symptômes.* Peau sèche et d'un rouge vif, cependant on y distingue des taches également rouges ; chaleur forte ; visage gonflé et d'une couleur un peu moins prononcée ; yeux rouges et chassieux ; paupières gonflées ; les larmes et le mucus du nez desséchés salissent le visage ; rhume nasal ; langue comme saignante, et criblée de petits boutons ; douleur à la gorge; toux; respiration fréquente et un peu bruyante ; pouls assez volumineux, mais sans force, et qui bat quatre-vingt-huit fois par minute; decubitus sur le côté gauche ; loquacité; le malade répond mal aux questions qu'on lui fait ; céphalalgie susorbitaire violente.

Remèdes. Deux pots d'émulsion ; six grains de mercure doux.

15 avril. = Epistaxis; éruption milliaire blanche dont les boutons sont plus gros et plus saillans au col et aux poignets que par tout ailleurs; yeux rouges, chassieux, douloureux ; écoulement abondant de mucus nasal ; langue muqueuse, humide, criblée de petits boutons blancs ; soif considérable ; lèvres luisantes, sèches ; bouche douloureuse; céphalalgie susorbitaire violente ; chaleur forte ; diarrhée. *Même traitement.*

16 avril. = Epistaxis ; yeux rouges ; le gauche l'est davantage ; mucus desséché au nez et sur la lèvre supérieure ; croûte noirâtre aux dents et aux lèvres ; toux ; crachats épais ; soupirs ; chaleur modérée ; peau sèche et rude ; pouls assez grand, sans dureté, peu fréquent, mais vite et décidé ; ventre mollet, et sans douleur ; diarrhée ; les bras sont hérissés de boutons milliaires. Ils sont moins saillans dans le reste du corps. *Mêmes remèdes.*

17 avril. = Les mains et les poignets sont toujours tendus ; visage moins rouge et moins gonflé ; œil gauche plus rouge et plus chassieux que le droit ; bouche ouverte ; le rhume nasal persiste ; lèvres sèches et luisantes ; soupirs ; pouls modérément fréquent. *Mêmes remèdes*, et crème de ris.

18 avril. = Selles fréquentes ; urines abondantes ; point de sueur. La céphalalgie est dissipée.

19 avril. = Yeux chassieux et peu rouges ; bouche douloureuse ; langue aride ;

soif; dents encroûtées; peau sèche et extrêmement rude, sur-tout aux poignets, mais moins rouge; point de sueur; pouls mou, assez volumineux et modérément fréquent; mains et poignets gonflés; ventre souple et sans douleur; diarrhée. *Remèdes.* Crème de ris; douze onces de vin; gargarisme détersif. Le malade ne veut boire que de la tisane commune: l'usage du mercure est abandonné.

20 avril. = Yeux chassieux; bouche douloureuse; croûte fuligineuse sur les dents; l'épiderme tombe en écailles; peau sèche et rude, sur-tout aux poignets, qui sont gonflés, ainsi que les mains; pouls peu fréquent, volumineux, qui a quelque force; le ventre n'est pas douloureux; quatre selles liquides; urines abondantes; point de sueur; parotide droite engorgée, tendue et douloureuse; teint pâle. *Remèdes.* Crème de ris, julep gommeux avec le kermès minéral, douze onces de vin; tisane alcoholisée.

21 avril. = Selles liquides; urines abondantes; sommeil assez bon; appétit. *Remèdes marqués*, et de plus du ris.

22 avril. = Langue sale et blanchâtre vers le milieu; mains et poignets gonflés; la peau des bras hérissée de boutons desséchés qui la rendent très-rude; crachats abondans sans toux (le mucus vient du nez et de la gorge); la parotide fait de plus en plus des progrès. Point de fièvre ni de sueur. *Remèdes marqués*, et de plus demi-quart, côtelette.

23 avril. = Un peu de fluctuation à la

parotide ; application à cause de cela d'une pierre à cautère.

Au commencement de mai le malade mange avec appétit le quart matin et soir. C'est le seul cas de scarlatine compliquée de fièvre adynamique, que j'aye vu dans ma division.

8.eme OBSERVATION.

Le 19 avril. = Boutillier, âgé de vingt ans, malade depuis quatre jours. *Symptômes.* Céphalalgie susorbitaire violente; langue humide, blanchâtre à sa base, rouge à sa pointe ; soif inextinguible ; tintemens d'oreille ; sommeil troublé par des rêves pénibles ; peau chaude et sèche ; pouls assez volumineux, un peu profond, et qui ne résiste guère à la pression des doigts ; douleurs dans les membres ; teint jaunâtre. *Remèdes.* Tisane alcoholisée, et neuf grains de mercure doux.

Le 18 avril le malade avait pris un vomitif.

20 avril. = Teint un peu plus animé respiration peu gênée; douleur à la poitrine augmentant par les efforts de la toux ; sueur à la tête ; deux selles liquides : pour tout le reste même état. *Même traitement.*

21 avril. = Céphalalgie moins violente ; teint jaunâtre, pommettes rouges ; langue humide, blanchâtre ; soif vive ; tintemens d'oreille ; les pulsations des carotides sont très-saillantes ; toux accompagnée d'expectoration ; chaleur forte ; pouls fréquent, peu volumineux ; douleurs dans les jambes; une selle. *Traitement continué.*

22 avril. == Peau sèche, mais douee; surdité; deux selles. Les autres symptômes sont à peu près comme dans les jours précédens. *Même traitement.*

23 avril. == Teint jaunâtre, pommettes rouges; langue blanchâtre; soif ardente; surdité; assoupissement; céphalalgie; pétéchies; peau sèche, mais douee; pouls modérément fréquent, et dont la force varie; deux selles liquides; urines abondantes; point de sueur. *Remèdes.* Tisane alcoholisée et six grains de mercure doux.

24 avril. == Decubitus sur le côté droit; assoupissement; langue jaunâtre; soif vive; trois selles liquides; les urines coulent bien; point de sueur. *Même traitement.*

26 avril. == Decubitus sur le côté droit; assoupissement; surdité; langue jaunâtre; grande soif; toux accompagnée d'expectoration; peau sèche; pouls presque naturel; trois selles liquides; urines abondantes, mais point de sueur. *Remèdes.* Mercure suspendu; crème de ris; douze onces de vin; potion fortifiante; tisane alcoholisée.

27 avril. == L'assoupissement continue; selles rares; l'état du malade est sensiblement amélioré. *Même traitement.*

29 avril. == *Pleine convalescence;* appétit; selles rares; urines assez abondantes. *Remèdes.* Bouillie; douze onces de vin; potion fortifiante.

Le 4 mai il mange le quart matin et soir.

Tous les sujets dont je viens de rapporter l'histoire sont encore dans ma division, et ne tarderont pas à rejoindre leur corps.

J'ai déjà dit que pendant le mois d'avril les fièvres adynamiques ont été moins violentes. Cette circonstance, jointe à l'usage du mercure doux, explique pourquoi les malades n'ont présenté qu'un petit nombre de symptômes alarmans. Parmi ceux que je n'ai pu traiter par la nouvelle méthode dans le courant de ce mois, j'en ai perdu trois, dont un était d'une constitution athlétique, et chez lequel la fièvre contagieuse avait paru éminemment gastrique pendant les dix premiers jours. Je lui prescrivis un émétocathartique et un purgatif, et des boissons appelées *délayantes* jusqu'à l'époque où son état changea de face.

9.eme OBSERVATION.

Le 20 janvier. = Lauret, âgé de vingt-trois ans, doué d'une constitution vigoureuse, déjà attaqué de gale, de chaude-pisse et de vérole, avec chancres et bubons, était en proie à la fièvre depuis six jours. Il avait reçu huit ou neuf frictions mercurielles, dont une partie depuis qu'il était attaqué de la fièvre régnante. *Symptômes.* Decubitus sur le dos; prostration des forces; visage rouge; langue fuligineuse; croûte noirâtre aux dents et aux lèvres; peau rude et sèche; chaleur vive; respiration fréquente; épistaxis; yeux luisans; sifflement d'oreilles; gangrène au scrotum. *Remèdes.* Limonade minérale alcoholisée; douze grains de mercure.

La maladie fait des progrès; les environs du scrotum et de l'anus, et le périnée ne

forment qu'un seul ulcère, qui présente divers points gangréneux, et qui répand une odeur très-puante ; la verge infiltrée et très-gonflée n'est plus reconnaissable ; l'affection des gencives, et plus généralement de la bouche, qui se manifeste avec violence le 25 janvier, fait suspendre le mercure, et mettre en usage le traitement suivant. Vin, seize onces ; julep gommeux, avec demi-gros de camphre et vingt-quatre gouttes de laudanum ; gargarisme avec une forte décoction de tan, le laudanum et le miel ; application sur les bourses de la dissolution excitante, avec laquelle on panse l'ulcère.

7 février. = L'état du malade est bien meilleur. Plusieurs escarres sont détachées. On facilite leur séparation par le moyen de l'onguent de styrax associé avec la dissolution excitante. Les choses allant de mieux en mieux, le 12 février Lauret commença de manger une soupe au lait. Je lui prescrivis en même temps seize onces de vin, la potion fortifiante et la tisane de rhubarbe canneléc.

Le 18 février il mangeait la demie. Ce militaire sortit de ma salle entièrement guéri, même de l'ulcère. Je le fis passer aux vénériens.

10.eme OBSERVATION.

Robert, infirmier, tombe malade le 17 janvier.

Le 18 il présente les *symptômes* suivans : pouls mou et peu fréquent ; peau naturelle ; céphalalgie

céphalalgie susorbitaire ; malaise général ; lassitude ; douleurs dans les membres ; bouche pâteuse ; langue blanchâtre ; anorexie ; envie de vomir. *Traitement.* Vingt grains d'ipécacuana et un grain d'émétique à prendre sur-le-champ. Pour le soir, une forte dose de poudre de Dower, dont on aidera l'action par l'infusion de fleur de sureau chaude. Ce dernier remède a excité des sueurs abondantes.

19. = Robert est dans un bon état.

20. = Il reprend son service d'infirmier.

24. = *Rechute. Remèdes.* Quatre prises d'ipécacuana de trois grains chacune ; tisane de rhubarbe et sauge.

25. = Céphalalgie très-violente ; épistaxis. *Remèdes.* Tisane alcoholisée ; douze grains de mercure doux.

26. = Prostration des forces ; épistaxis ; langue fuligineuse. *Mêmes remèdes*, et de plus huit onces de vin.

27. = La langue est toujours fuligineuse ; le malade se plaint beaucoup de douleurs de poitrine ; selles fréquentes. *Mêmes remèdes*, et de plus sinapisme entre les épaules.

Le 30, *convalescence.* Crème de ris ; tisane alcoholisée ; douze onces de vin.

Le 6 février, il reprend son service, et s'est toujours bien porté depuis.

11.ème OBSERVATION.

Cordery, âgé de 37 ans, est au cinquième jour de sa maladie, lorsqu'il entre

dans ma division le 25 février; il a déjà pris un émétique et un purgatif. *Symptômes qu'il présente ce jour-là.* Céphalalgie susorbitaire violente; épistaxis; yeux rougeâtres; langue jaune, verdâtre; peau sèche et tendue; chaleur forte; vertiges; insomnie; le pouls bat cent six fois par minute; prostration des forces; décubitus sur le dos. *Remèdes.* Limonade minérale alcoholisée; douze grains de mercure doux.

27. = Vertiges; insomnie; langue fuligineuse; dents et lèvres noirâtres; respiration fréquente; selles rares. *Même traitement.*

1.er mars. = *Mêmes remèdes*, et de plus potion antidyssentérique (il dut avoir la diarrhée).

5 mars. = Le malade est bien mieux. Tisane alcoholisée; seize onces de vin; point de mercure depuis la veille.

Le 6, soupe; infusion de sauge et rhubarbe, et le vin marqué.

Le 9 il mange la demi.

12.eme OBSERVATION.

Polastre, âgé de 20 ans, tombe malade le 21 février; le 24 il est soumis à ma visite. *Symptômes qu'il présente ce jour-là.* Douleur de tête violente, sur-tout pendant la toux; yeux rouges; langue sale, jaune, verdâtre et un peu sèche; soif inextinguible; bruit continuel dans les oreilles; douleurs dans les membres; peau sèche; le pouls bat cent dix fois par minute. *Remèdes.*

Vomitif sur-le-champ ; limonade alcoholisée ; douze grains de mercure doux.

27. = Toux violente ; selles rares. Limonade alcoholisée ; douze grains de mercure doux ; sinapisme sur le côté.

28. = Douleurs de tête atroces ; insomnie continuelle ; langue et lèvres noirâtres. Continuation de la limonade et du mercure ; sinapisme aux pieds et aux jambes.

1.er mars. = Diminution des *symptômes;* quelques selles. *Mêmes remèdes*, excepté le sinapisme.

3 mars. = Trois selles liquides. Limonade alcoholisée ; six grains de mercure ; huit onces de vin.

Le 4, *convalescence*. Point de mercure ; nourritures solides ; tisane de sauge et rhubarbe ; douze onces de vin. Il fut bientôt rétabli.

13.eme OBSERVATION.

Delinard, âgé de 21 ans, était seulement au troisième jour de sa maladie le 25 février, où je commençai de le soigner. *Symptômes qu'il présente dans le cours de la maladie.* Pouls très-fréquent et mou ; peau sèche et rude ; respiration fréquente ; forte céphalalgie susorbitaire ; yeux luisans ; bouche sèche ; soif considérable ; langue noirâtre ; douleurs dans les membres ; épistaxis. *Remèdes.* Limonade minérale ; douze grains de mercure doux.

26 février. = Selles rares.

28. = Surdité.

1.er mars. = Rémission dans les *symp-*

tômes. Mêmes remèdes; crème de ris matin et soir.

3. = Le mieux se soutient. Quelques selles à peu près naturelles. Crème de ris ; tisane alcoholisée; six grains de mercure.

4 mars. = *Convalescence.* L'usage du mercure est abandonné ; soupe nageante; douze onces de vin ; tisane de sauge et rhubarbe.

7. = Il mange la demie.

14.eme OBSERVATION.

Duval, âgé de 22 ans, est au cinquième jour de sa maladie le 17 février. Peau moite ; pouls fréquent et mou ; respiration gênée ; céphalalgie susorbitaire ; langue presque naturelle ; accablement : tels sont les *symptômes qu'il présente ce jour-là. Remèdes.* Limonade minérale ; douze grains de mercure doux.

19. = Augmentation des *symptômes.* Quelques selles ; langue noirâtre à sa base; surdité. *Même traitement.*

21. = Pouls très-fréquent et mou ; chaleur forte; soubresaut des tendons ; aphonie ; prostration des forces ; trois selles liquides. *Mêmes remèdes*, et de plus huit onces de vin.

22. = Selles fréquentes ; limonade minérale alcoholisée ; six grains de mercure ; huit onces de vin ; potion antidyssentérique.

23. = Selles moins fréquentes. L'état du malade est amélioré.

24. = *Convalescence.* Tisane alcoholisée ; potion antidyssentérique ; douze onces de vin ; point de mercure.

25. = Soupe. *Mêmes remèdes.*

27. = Il mange le quart.

15.eme OBSERVATION.

Schmit, âgé de 21 ans, fut mis au traitement mercuriel le 7 mars; il était malade depuis trois jours. *Symptômes.* Epistaxis; prostration des forces considérable; langue roussâtre; croûte sale sur les dents; yeux rougeâtres et chassieux; légère céphalalgie. *Remèdes.* Limonade minérale alcoholisée; douze grains de mercure doux.

8. = Accablement considérable. *Mêmes remèdes,* et de plus potion fortifiante acidulée.

10. = Céphalalgie susorbitaire plus prononcée; soubresaut des tendons; tintemens d'oreille; trois selles liquides; infusion de valériane acidulée; douze grains de mercure doux; douze onces de vin; potion antidyssentérique.

12. = Selles plus fréquentes. *Mêmes remèdes.*

13. = Infusion de valériane; six grains de mercure; potion antidyssentérique; douze onces de vin avec la teinture de cannelle.

14 mars. = Les selles continuent d'être abondantes. *Mêmes remèdes.*

15. = Le malade est mieux. *Mêmes remèdes,* excepté le mercure.

16. = *Convalescence.* Soupe; vin de cannelle; infusion de sauge et rhubarbe.

20. = Schmit mange le quart matin et soir.

16.ème OBSERVATION.

Le 8 mars Labeje, âgé de 32 ans, d'une constitution vigoureuse, est malade depuis six jours. *Symptômes qu'il présente au moment de ma visite.* Céphalalgie susorbitaire très-violente; yeux rouges et sensibles à la lumière; tintemens d'oreille; soif inextinguible; langue sèche, jaunâtre à sa base et rouge sur ses bords; douleurs dans différentes parties du corps; décubitus sur le dos; respiration gênée; pouls fréquent, mou et assez grand; peau sèche et rude; chaleur forte; visage coloré. *Traitement.* Vomitif ordinaire (vingt grains d'ipécacuana et un grain d'émétique); limonade minérale alcoholisée, et douze grains de mercure doux. Il a vomi abondamment, et poussé quelques selles.

9. = Douleurs de tête moins violentes; une selle. Continuation de la boisson et du mercure.

10 mars. = Délire sombre; soif inextinguible; mollesse dans le pouls.

11. = Quelques selles.

12. = Délire violent, on est obligé de lier le malade; langue et dents fuligineuses; soubresaut des tendons; soupirs. *Mêmes remèdes*, et de plus sinapisme aux pieds et aux jambes. Le 13 les *symptômes* ont empiré. Limonade minérale alcoholisée; douze grains de mercure doux.

15. = Langue noire, dure, sèche, immobile; dents et lèvres noires; soubresaut

des tendons ; selles plus fréquentes. *Même traitement.*

16. = Haleine très-fétide, respiration entre-coupée par des soupirs. *Continuation des remèdes.*

19. = Yeux entr'ouverts; pommettes rouges ; respiration laborieuse ; soupirs ; langue noire, aride, dure, immobile ; délire taciturne ; le pouls bat cent vingt fois par minute. Limonade minérale alcoholisée ; six grains de mercure ; sinapisme aux pieds.

20. = Le malade est mieux. Limonade minérale alcoholisée ; seize onces de vin. L'usage du mercure est suspendu.

22. = Mieux encore. Langue nette ; appétit. Soupe. Le malade demande du vin avec instance, je lui en ordonne vingt onces. Dans la première semaine du mois d'avril il mange les trois quarts matin et soir.

17.eme OBSERVATION.

Corseron, dragon, âgé d'environ 30 ans, d'une constitution vigoureuse, avait la vérole, avec chancres et bubons, et la chaudepisse, lorsque le 11 janvier il fut atteint de la fièvre régnante. *Symptômes qu'il présente dans le cours de la maladie.* Prostration des forces ; langue, dents et lèvres couvertes d'une croûte fuligineuse ; yeux rougeâtres et chassieux ; tintemens d'oreille ; céphalalgie susorbitaire ; soif inextinguible ; délire taciturne ; pétéchies sur le thorax et les extrémités supérieures ; peau sèche et

rude ; chaleur violente ; pouls fréquent et mou ; earpologie. *Remèdes ordonnés le* 12 *janvier.* Limonade minérale alcoholisée, et douze grains de mercure doux.

16. = Selles rares. Le 17 quelques selles. *Mêmes remèdes*, et de plus potion fortifiante aeidulée. Le 19 et le 20 mieux sensible.

21. = Parfaite *convalescence.* Je suspends l'usage du mereure, et j'ordonne des nourritures solides ; douze onees de vin et l'infusion de sauge et rhubarbe. Le 28 il mange la demie matin et soir.

18.eme OBSERVATION.

Posea, prisonnier prussien, d'une forte constitution, qui servait momentanément d'infirmier, tombe malade le 11 février.

12. = Il présente les *symptômes* suivans : épistaxis ; douleurs fortes dans les membres ; pouls fréquent, mollasse et comme ondoyant ; céphalalgie susorbitaire violente ; langue sale à la base et rouge à la pointe. *Remèdes.* Vomitif ; limonade minérale aleoholisée, et douze grains de mercure doux.

16. = Quelques selles ; langue fuligineuse. *Même traitement.*

18. = Mieux. *Même traitement.*

19. = *Convalescence.* J'abandonne l'usage du mercure, et je prescris des nourritures solides ; douze onees de vin, et la tisane de sauge et rhubarbe. Cet homme, qui avait environ trente-cinq ans, se rétablit promptement, et partit quelque temps après pour la Prusse.

19.eme OBSERVATION.

Botsom, âgé de vingt ans, tombe malade le 19 février.

22. = Je lui ordonne un vomitif ; douze grains de mercure doux, et la tisane alcoholisée. *Symptômes qu'il présente ce jour-là.* Céphalalgie susorbitaire ; langue savonneuse ; tintemens d'oreille ; douleurs dans les membres.

25. = Prostration des forces ; respiration fréquente; anxiété; le pouls, mou et précipité, bat cent dix fois par minute ; bruit dans les oreilles ; soif inextinguible ; langue très-sale ; respiration courte et fréquente. Continuation du mercure et de la boisson.

27. = Assoupissement ; léger délire ; quelques selles. Tisane alcoholisée ; douze grains de mercure et sinapisme aux jambes.

28. = Assoupissement diminué.

1.er mars. = Il est sensiblement mieux; trois selles copieuses.

2 mars. = Le mieux se soutient et fait des progrès. Même boisson et six grains de mercure.

3. = *Convalescence.* L'emploi du mercure est suspendu ; soupe nageante ; douze onces de vin ; tisane de sauge et rhubarbe.

Le 7 il mange le quart matin et soir.

20.eme OBSERVATION.

Balary, âgé de vingt-un ans, passa dans ma division le 22 janvier. Il était malade depuis le 20. *Symptômes* recueillis dans

le cours de la maladie. Pouls petit et très-fréquent ; peau naturelle ; chaleur modérée ; respiration peu altérée ; yeux rougeâtres ; langue noirâtre à sa base et rouge à la pointe ; dents encroûtées ; tête libre ; lassitude. *Remèdes.* Limonade minérale alcoholisée et douze grains de mercure doux.

24. = Quelques selles.

25. = Surdité.

26. = Indépendamment des remèdes précités, douze onces de vin.

27. = Selles fréquentes. *Mêmes remèdes;* et de plus potion antidyssentérique.

28. = La diarrhée persiste ; je diminue de six grains la quantité de mercure.

29. = Rémission dans les symptômes.

30. = Le mieux se soutient et fait des progrès. J'abandonne l'usage du mercure; soupe ; potion fortifiante ; douze onces de vin ; tisane de sauge et rhubarbe. Le 31 janvier la *convalescence* est bien établie ; le 4 février Balary mange la demie, c'est-à-dire le quart matin et soir.

21.eme OBSERVATION.

Chouldy, âgé de vingt-quatre ans, est au sixième jour de la maladie lorsque le 26 janvier il passe à ma visite. Je lui prescris sur-le-champ le vomitif ordinaire ; la limonade minérale alcoholisée, et douze grains de mercure doux. *Symptômes qu'il présente ce jour-là.* Pouls mou et peu fréquent ; peau et respiration presque naturelles ; céphalalgie susorbitaire peu forte ; légers vertiges ; enduit jaunâtre sur la langue ; envie de

vomir ; yeux rougeâtres ; douleurs dans les membres.

28. = Selles rares.

29. = Les *symptômes* sont plus violens.

30. = L'état du malade est pire ; pouls plus fréquent ; chaleur plus forte ; langue noirâtre ; dents encroûtées ; prostration des forces. Le *traitement* est toujours continué.

2 février. = Plusieurs selles dans la nuit. Le malade désire du lait, je lui en prescris une livre à prendre dans la matinée en guise de boisson. Lorsque je prescris le lait en même temps que la limonade minérale, celle-ci est toujours réservée pour le soir et la nuit.

3 février. = *Symptômes mitigés. Mêmes remèdes ;* six grains de mercure doux.

4. = Je suspends le mercure ; douze onces de vin ; tisane de sauge et rhubarbe ; une livre de lait. Le 5 février *convalescence.* Nourritures solides ; continuation des *remèdes* marqués. Le 9 il mange la demie, c'est-à-dire le quart matin et soir.

22.eme OBSERVATION.

Milo, âgé de 19 ans, s'alite le 26 janvier ; le 30 il passe à ma visite. *Symptômes recueillis dans le cours de la maladie.* Céphalalgie susorbitaire ; yeux rougeâtres et sensibles à la lumière ; langue rouge à sa pointe et fuligineuse à sa base ; dents encroûtées ; la tête assez libre ; pouls fréquent et mou ; chaleur forte et âcre ; peau sèche. *Traitement.* Limonade minérale alcoholisée ; douze grains de mercure doux.

1.er février. = *Mêmes remèdes*; et de plus douze onees de vin.

4. = Ventre paresseux.

5. = Deux selles dans la nuit. Rémission dans les *symptômes*.

6. = Le mieux se soutient. Deux pots de limonade alcoholisée; six grains de mercure, et douze onees de vin. Le malade a poussé plusieurs selles liquides.

8. = Je lui accorde une bouillie.

9. = Selles moins fréquentes. *Convalescence*. Bouillie et *remèdes* marqués, excepté le mercure.

10. = Nourritures solides; potion fortifiante; seize onees de vin.

13. = Il mange la demie.

23.eme OBSERVATION.

Vesian, âgé de 21 ans, tombe malade le 13 janvier. *Symptômes recueillis dans le cours de la maladie*. Pouls très-fréquent et peu sensible; peau rude; chaleur assez forte; respiration peu altérée; aphonie; vertiges; prostration des forees; céphalalgie susorbitaire; tintemens d'oreille; langue âpre et noire; désir des boissons aeides. Le 16 janvier je lui ordonne limonade minérale alcoholisée; potion fortifiante acidulée; douze grains de mercure doux.

19. = Surdité. *Même traitement*.

20. = Le malade est mieux. Tisane alcoholisée; douze grains de mereure, et douze onees de vin.

21. = Le mieux est encore plus sensi-

ble. Quelques selles naturelles. *Même traitement*, et de plus potion fortifiante simple.

Le 22 *pleine convalescence*. Mereure suspendu ; nourritures solides ; seize onees de vin ; infusion de rhubarbe et sauge ; potion fortifiante.

Le 29 il mange la demie.

24.ème OBSERVATION.

Barriere est malade depuis quatre jours lorsque je eommenee de le traiter, ee qui a lieu le 19 janvier. *Symptômes*. A peu près comme les précédens. *Remèdes*. Limonade minérale alcoholisée ; douze grains de mereure doux.

24. = Surdité. *Mêmes remèdes*.

26. = Evaeuations alvines, fréquentes. *Mêmes remèdes*, et de plus potion antidyssentérique.

28. = La diarrhée persiste. Je ne donne que six grains de mereure doux.

30. = Diminution des selles. Même tisane ; douze onees de vin ; point de mercure.

31. = Le malade est bien mieux. Douze onees de vin ; potion fortifiante.

Le 1.er février *convalescence*. Soupe. *Mêmes remèdes*.

7 février. = Il mange la demie matin et soir.

25.ème OBSERVATION.

Boussy, âgé de 22 ans, s'alita le 20 février. Le 24 je commençai de le soigner.

Symptômes. Teint brun ; céphalalgie susorbitaire ; yeux rougeâtres ; langue sale ; pouls modérément fréquent ; peau sèche ; douleurs dans différentes parties du corps, et sur-tout au tronc ; respiration fréquente. *Remèdes.* Limonade alcoholisée ; douze grains de mercure doux.

25. = *Mêmes remèdes*, et de plus sinapisme aux pieds et aux jambes. (il est probable que le malade souffrait beaucoup de douleurs de tête ; circonstance dont le journal ne fait pas mention).

27. = Augmentation de l'état morbifique ; langue et dents fuligineuses ; deux selles liquides ce jour-là, ainsi que le précédent. Limonade alcoholisée ; douze grains de mercure doux ; huit onces de vin.

1.er mars. = Le malade est un peu mieux. Selles à peu près naturelles. *Mêmes remèdes;* douze onces de vin.

2 mars. = *Convalescence.* Soupe nageante ; tisane alcoholisée, et douze onces de vin : j'abandonne l'usage du mercure.

6 mars. = Il mange le quart matin et soir.

26.eme OBSERVATION.

Formulé, âgé de 20 ans, était au quatrième jour de sa maladie le 10 janvier, où je commençai de le soigner. *Symptômes.* Pouls fréquent et mou ; peau sèche et rude ; respiration courte et fréquente ; céphalalgie susorbitaire ; yeux luisans et sensibles à la lumière ; pommettes rouges ; bouche sèche ; langue rude et noire ; dents encroûtées ; douleurs dans les membres ; décubitus sur

le dos ; soif ardente ; désir des boissons acides. *Remèdes.* Limonade minérale alcoholisée, et 12 grains de mercure doux.

12. = Quelques selles comme dans l'état naturel.

18. = Amélioration générale. Je suspens le mercure, ainsi que les boissons, et j'ordonne, pour suivre le désir du malade, une légère soupe au lait, et une demi-livre de lait ; la potion fortifiante, et la tisane alcoholisée.

19. = Mieux encore : la *convalescence* est indubitable. Soupe au lait ; douze onces de vin ; infusion de sauge et rhubarbe. Le 27 il mange la demie matin et soir.

27.eme OBSERVATION.

Saurin, âgé de vingt ans, d'une constitution faible et chétive, est mis le 10 janvier à l'usage de la tisane alcoholisée et de douze grains de mercure doux. Il était malade depuis le 7. *Symptômes recueillis dans le cours de la maladie.* Pouls très-fréquent, petit et mou ; peau tendue, sèche et rude ; chaleur forte ; douleur de tête violente ; respiration très-fréquente ; decubitus sur le dos ; teint pâle ; yeux chassieux ; langue blanche ; soif forte ; délire sombre. Le 17 son état est sensiblement amélioré.

21. = Il va très-bien. Je suspend l'usage du mercure ; nourritures solides ; douze onces de vin.

22. = *Convalescence* certaine. Le 30 il mange la demie matin et soir.

28.eme OBSERVATION.

Ydon, âgé de vingt ans, fut soumis au traitement mercuriel le 20 janvier ; il était tombé malade la veille. *Symptômes.* Pouls très-fréquent ; peau sèche et rude ; tête libre ; céphalalgie susorbitaire ; yeux larmoyans ; épistaxis ; lassitude. *Remèdes.* Limonade minérale alcoholisée, et douze grains de mercure doux.

26. = Selles assez fréquentes ; tisane alcoholisée, et six grains de mercure.

28. = Selles fréquentes ; urines rouges. Potion fortifiante ; six grains de mercure ; une livre de lait.

31. = *Mêmes remèdes*, et de plus douze onces de vin. Le 2 février. Mieux sensible. *Mêmes remèdes*, excepté le mercure.

3. = *Convalescence.* Nourritures solides ; potion fortifiante ; infusion de sauge et rhubarbe, et douze onces du vin. Le 11 il mangeait la demie matin et soir.

29.eme OBSERVATION.

Baudoy, âgé de vingt ans, fut attaqué de la fièvre régnante le 18 janvier. Le 22 il commença de prendre douze grains de mercure doux et la limonade minérale alcoholisée. *Symptômes.* Céphalalgie susorbitaire ; bouche sèche ; langue rôtie et couverte d'une couche fuligineuse, qu'on observe également sur les dents.

23. = Quelques selles à peu près naturelles.

26. = Mieux. *Mêmes remèdes*, et de plus quatre onces de vin.

27. = Selles assez abondantes. Même boisson; six grains de mercure doux, et huit onces de vin.

28. = Les selles continuent d'être copieuses. *Même traitement.*

30. = Le mieux a fait des progrès. *Continuation des remèdes*, le mercure excepté.

31. = *Convalescence* assurée. Le 6 février il mange la demie, c'est-à-dire le quart matin et soir.

30.eme OBSERVATION.

Barthe, âgé de vingt-un ans, tomba malade le 17 janvier. Le 22 il prit d'abord la limonade minérale alcoholisée et douze grains de mercure doux. *Symptômes.* Peau sèche, tendue, rude; pouls petit et fréquent; respiration gênée; céphalalgie susorbitaire; vertiges; épistaxis; douleurs dans les membres; prostration des forces.

27. = Surdité; selles abondantes. Même boisson. Je réduis à 6 gr. la dose de mercure.

29. = Le malade est un peu mieux. La diarrhée persiste. *Mêmes remèdes*, et de plus huit onces de vin.

31. = Selles moins fréquentes.

1.er février. = Le mieux, qui a fait des progrès, me détermine à suspendre le mercure doux, et à prescrire la potion fortifiante, la tisane de sauge et rhubarbe (*), et à continuer le vin.

(*) J'ai oublié de faire connaître la quantité de tisane ou infusion de sauge et rhubarbe que je prescris. Elle est de 8 onces seulement.

3 février. = *Convalescence.* Nourritures solides. *Mêmes remèdes*, et de plus douze onces de vin. Le 7 il mange la demie.

31.eme OBSERVATION.

Daviaux, déjà en proie à l'anasarque, contracte la fièvre adynamique le 16 janvier. Pouls fréquent; respiration gênée; céphalalgie susorbitaire violente; bourdonnement d'oreilles; chaleur vive; selles et urines rares; teint pâle; hémorragies nasales : tels sont les *symptômes* qu'il présente dans la première semaine. Le 19 il passe à ma visite. *Traitement.* Tisane alcoholisée; une livre de lait; douze grains de mercure doux.

21. = Les symptômes sont plus violens. *Même traitement.*

22. = Quelques selles. Tisane de valériane alcoholisée, et douze grains de mercure.

30 janvier. = Surdité. *Continuation des remèdes.*

31. = Le malade est bien mieux. L'usage du mercure est suspendu; tisane de valériane alcoholisée, et douze onces de vin.

2 février. = *Pleine convalescence.* Soupe; une livre de lait; seize onces de vin; tisane marquée. Le 9 février Daviaux mange la demie.

Le journal fait mention de l'état fuligineux de la langue et des dents, de l'aridité et de la rudesse de la peau; mais l'époque de l'apparition de ces *symptômes* n'y est point indiquée.

COMPOSITION

Des Remèdes particuliers indiqués dans l'ouvrage.

JE prie le lecteur de ne pas s'arrêter au nom que j'ai cru devoir leur donner, pour ne pas répéter la *même formule* à chaque visite.

Potion antidyssentérique.

Forte infusion de rhubarbe et de cannelle, à à, deux onces et demie; teinture de cannelle, un gros; laud. liquid., gutt. vingt-quatre; sirop, demi-once.

Dans ma pratique particulière, j'emploie contre la diarrhée le remède suivant; c'est le plus efficace que je connaisse. Infusion de rhubarbe, deux ou trois onces; eau de cannelle orgée, quatre onces; laud. liquid., gutt. quinze ou vingt; teint. de cannelle, un ou deux gros; sirop, demi-once.

Lavement antidyssentérique.

Térébenthine, deux gros; thériaque, deux gros; un jaune d'œuf, et q. s. d'eau pour un lavement.

Vanswieten employait un lavement à peu près semblable.

Dissolution excitante.

Camphre, un gros; myrrhe, deux gros; opium, dix grains; alcohol, trois onces. Dissolvez.

Mixture fébrifuge.

Forte infusion de menthe, cinq onces; laud. liquid., vingt-quatre gouttes; liqueur d'Hoffmann, un gros; sirop, demi-once. Mêlez. A prendre une heure avant l'accès.

Opiates vermifuges.

Rhubarbe et camphre, à à, huit grains; semen-contra et soufre sublimé, à à, dix grains; mercure doux, quatre grains.

Pilules pectorales.

Myrrhe et soufre sublimé, à à, huit grains; extrait gommeux d'opium, un grain. M. avec q. s. de miel; divisez en cinq pilules, que le malade doit prendre dans la journée.

Les pilules que j'oppose dans ma pratique particulière aux catares chroniques, et dont j'ai fait connaître la composition et l'utilité à la société médicale de Paris (Vid. *bulletin des sciences médicales, février* 1809) sont bien plus efficaces. En voici la composition, qui, dans le bulletin précité, n'est pas rapportée exactement.

Myrrhe et baume de Tolu, à à, douze grains; extrait gommeux d'opium, deux grains; baume du Pérou, liquide, q. s. m. Faites huit ou dix pilules. Le malade doit

prendre quatre ou cinq pilules par jour; savoir, une pilule chaque deux ou trois heures.

Potion fortifiante.

Forte infusion de valériane, six onces; teinture de valériane, deux gros; de cannelle, un gros; sirop, demi-once.

Souvent j'ajoutais à cette potion l'eau de Rabel, le laudanum ou la liqueur d'Hoffmann, pour en augmenter l'efficacité, ou pour remplir différentes indications.